
U d'/of OTTAWA
39003002440138



HISTOIRE

POÉTIQUE ET POLITIQUE

DE

M. DE LAMARTINE.



Mr. de Lamartine.

HISTOIRE

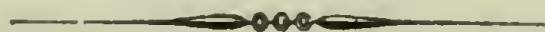
POÉTIQUE ET POLITIQUE

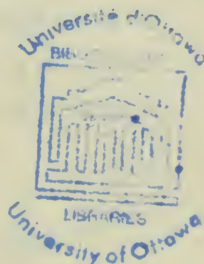
DE M.

DE LAMARTINE

PAR LOUIS LURINE,

AVEC PORTRAIT ET AUTOGRAPHE.





PARIS,

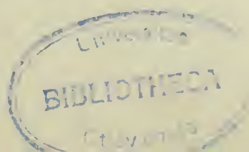
A LA LIBRAIRIE DE LA RUE SAINTE-ANNE, 40,

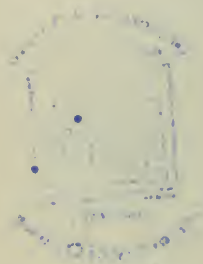
Et chez tous les Libraires de Paris et des Départemens.

LONDRES,

JEFFS, LIBRAIRE,

15, BURLINGTON-ARCADE.





A mon Frère GERVAIS LURINE,

A BORDEAUX.



Je te dédie ce Livre, — d'abord parce que tu es mon meilleur ami, — ensuite parce que tu as toujours aimé le nom de Lamartine, et parce que tu as toujours souhaité l'avénement de la République.

Louis LURINE.

Paris, Avril 1848.

AVERTISSEMENT DE L'AUTEUR.

—

Le 20 janvier 1848, plus d'un mois avant la révolution de février, M. de Lamartine me faisait l'honneur de m'écrire, au sujet de quelques dates de son histoire intime, de quelques détails d'intérieur, que je lui avais demandés pour terminer sa biographie :

« Monsieur,

» Je serai heureux de connaître en vous un
» peintre si bienveillant, mais peintre de genre
» et non d'histoire, dans cette occasion. Je pose-
» rai tant que vous voudrez devant votre plume.
» Quand on ne prétend comme moi qu'à l'in-
» dulgence de ses contemporains et de ses ému-
» les, on ne craint pas de se montrer à nud dans
» sa petitesse et dans sa simplicité.

» Je serai chez moi à l'heure que vous vou-
» drez, dans l'après-dîner, tous les jours, après
» les grosses questions de l'adresse, qui nous
» font avoir le soir des conférences parlemen-
» taires.

» Recevez, avec mes remerciemens, Monsieur,
» l'expression de mes sentimens très-distingués.

» LAMARTINE. »

P. S. — « Je ferai ce que désire la Société
» des gens de lettres. »

M. de Lamartine n'a point eu la peine et la bonté de *poser devant ma plume :* la discussion de l'adresse a presque touché à une révolution, et je n'ai pas voulu réclamer, d'un ministre, ce qu'un poète m'avait promis.

Je publie la lettre obligeante de M. de Lamartine, parce qu'il m'importe beaucoup de ne point passer, dans l'opinion de mes amis, pour un *biographe du lendemain.*

Monsieur

Je serai heureux que
connaitre en vous un Peintre
si merveilleux mais Peintre
de genre et non d'histoire
dans cette occasion. Je
Poserai tant que vous
voudrez devant votre
plume. Quand on
ne prétend comme moi qu'à
l'indulgence de ses contemporains

te de ces émules et on
ne craint pas de le montrer
à nu dans sa petitesse
et dans sa simplicité.

Il serait chez moi
à l'heure que vous voudrez
demain après dîner tous
les jours après les grandes
ques trois de la rentrée
qui nous font avoir
le soir des conférences
parlementaires.

rez avec

mes remerciments Monsieur

et l'expression de mes sentiments

les distingués Lamartine

P. S. Je ferai ce qu'il

desire la fait des yeux

abattu

I.

La Biographie d'un homme vivant est une étude sérieuse, difficile et délicate; mais, au point de vue des difficultés et des scrupules biographiques, la vie de M. de Lamartine n'a rien qui effraie notre esprit et notre conscience.

Qu'est-ce donc qui pourrait effrayer la justice et la délicatesse d'un biographe, dans l'existence d'un homme qui a toujours réussi, au milieu d'un monde où rien ne réussit autant que le succès? Qu'est-ce donc qui pourrait nous embarrasser, dans cette vie intime qui ressemble à un recueillement de la poésie, dans cette vie publique qui ressemble encore à un poëme?

Dans le temps où André Chénier, le poète

nouveau des vers antiques, laisse entendre un admirable écho de la poésie grecque, au milieu des angoisses et des convulsions du monde moderne ; à peu près dans le temps où le prisonnier de Saint-Lazare exhale, aux pieds de M[lle] de Coigny, les plaintes de la *Jeune Captive*, le plus mélodieux soupir qui soit jamais sorti des fentes d'un cachot (1), — un enfant né à Mâcon, le 21 octobre 1790, grandit sur les bords de la Saône, à l'ombre des grands tilleuls de Milly, où sa famille, éprouvée par la révolution, est venue oublier les mauvais jours de la tourmente révolutionnaire : cet enfant se nomme Alphonse de Prat, pour sa famille ; il se nommera plus tard, pour la poésie et pour la gloire, Alphonse de Lamartine (2).

Madame de Prat, ou plutôt madame de Lamartine, — car il faut que le nom éclatant du

---

(1) De Lamartine. — Les *Girondins*.

(2) Nom d'un oncle maternel du poète.

poète couronne le front de cette bienheureuse mère, — Madame de Lamartine commença l'éducation de son fils, avec une Bible de Royaumont, qui avait des gravures de *sujets sacrés à toutes les pages*. Elle obligeait son élève à s'assimiler déjà, par l'admiration des yeux, les trésors de la poésie primitive, comme si elle eût deviné que le futur poète des *Méditations* devait descendre, avec les anges, du haut de l'échelle de Jacob.

« Ma mère, a dit M. de Lamartine dans la première page de son *Voyage en Orient*, ma mère était douée d'une âme aussi pieuse que tendre, et de l'imagination la plus sensible et la plus colorée; toutes ses pensées étaient sentimens, tous ses sentimens des images. Sa belle, et noble, et suave figure reflèchissait dans sa physionomie rayonnante tout ce qui brûlait dans son cœur, tout ce qui se peignait dans sa pensée; le son argentin, affectueux, solennel et passionné de sa voix ajoutait à tout ce qu'elle disait

un accent de force, de charme et d'amour qui retentit encore en ce moment dans mon oreille, hélas! après six ans de silence! Ma mère avait reçu de sa mère, au lit de mort, une belle Bible de Royaumont, dans laquelle elle m'apprenait à lire quand j'étais petit enfant; cette Bible avait des gravures de sujets sacrés à toutes les pages: c'était Sara, c'était Tobie avec l'Ange, c'était Joseph ou Samuel, c'étaient surtout ces belles scènes patriarcales où la nature solennelle et primitive de l'Orient était mêlée à tous les actes de cette vie simple et merveilleuse des premiers hommes. Quand j'avais lu à peu près sans faute la demi-page de l'Histoire Sainte, ma mère découvrait la gravure, et tenant le livre ouvert sur ses genoux, me la faisait contempler en me l'expliquant, pour ma récompense. »

Lorsque l'enseignement maternel eût entr'ouvert le cœur de l'enfant-poète aux impressions de la nature orientale et aux harmonies mysti-

ques de la Bible, l'éducation calme et sévère d'un cloître commença pour le jeune de Lamartine : tout, dans son enfance et dans sa première jeunesse, devait préparer le poète de la Mélancolie, de la Méditation et de la Foi.

Dans la sainte maison des pères de Belley, le pieux élève de Mme de Lamartine eut le bonheur de trouver en même temps l'enseignement de la religion et l'enseignement de la poésie. Il nous plaît de croire, en regardant aujourd'hui leur illustre disciple, qu'à l'exemple des Bénédictins de la renaissance des lettres, les pères de Belley travaillaient et priaient pour les hommes : sans doute ils avaient renoncé au monde, sans l'avoir abandonné ; ils lisaient, ils écrivaient, ils commentaient; ils cultivaient les plus belles fleurs de la dévotion, de l'éloquence, de la littérature, pour préparer au besoin des armes nouvelles à la civilisation contre une nouvelle barbarie ; ils ne pensaient pas qu'il fût indigne de la foi de vouloir servir le Créateur en s'inquiétant

de l'intelligence de la créature ; ils réalisaient la douce union du travail et de la prière, de la pensée humaine et de la pensée divine. Ils aimaient l'esprit et la poésie ; ils thésaurisaient dans le domaine des grandes idées et des grandes choses ; ils croyaient à l'humanité, au génie, à la patrie, à la liberté.

Le poème de *Jocelyn* est peut-être né, dans la secrète pensée de M. de Lamartine, d'un souvenir du collége de Belley.

Tout ce qui est grand, religieux, illustre, poétique, doit entrer dans l'éducation de M. de Lamartine. Il a été élevé sur les genoux de sa mère, les yeux doucement fixés sur les saintes images de l'Évangile ; il a été instruit par des prêtres, par des moines, qui ont illuminé son cœur aux magnificences de l'histoire profane et de la tradition chrétienne ; enfant, il a voyagé, sous l'inspiration maternelle, dans le monde des miracles et des martyrs ; jeune, il a vu, du fond d'un cloître, tous les glorieux passans d'autre-

fois, tous les artisans inspirés de la pensée humaine; enfin, quand il n'a plus besoin, pour croire, pour aimer et pour savoir, ni des leçons de sa mère, ni des conseils de ses maîtres, l'élève du collége de Belley va demander à l'Italie le spectacle de ces monumens orgueilleux dont parle Bossuet, et qui portent jusqu'au Ciel le néant des grandeurs de la terre.

Le futur poète, qui foulera si dédaigneusement la *poussière humaine* de l'Italie, s'efforce de chercher, d'entrevoir, de deviner, à travers les siècles, les grands hommes et les grandes œuvres d'un peuple dégénéré; il a besoin du prestige de l'admiration et des illusions de l'enthousiasme : il se prend donc à baiser sur le sol, par une poétique pensée, la trace d'une armée de géants; il entend résonner, au fond de son cœur, les voix les plus éloquentes et les prières les plus sublimes; il touche à la fois à l'épée des Césars, à la robe des tribuns, au char des triomphateurs, aux clefs de Saint-Pierre, à la tiare des

pontifes, au pinceau des artistes et à la couronne des poètes. Quand il se laisse vivre dans le passé de l'Italie avec Boccace, Dante, Pétrarque, Le Tasse, M. de Lamartine ne sait plus qu'admirer les badinages charmans du *Décaméron*, les scènes immenses de la *Divine Comédie*, les soupirs mélodieux de l'amant de Laure, les saintes batailles et les amours profanes de la *Jérusalem délivrée*. Quand il évoque la glorieuse histoire des Médicis, il se fait tour-à-tour écrivain, peintre, sculpteur, architecte, pour coudoyer à plaisir tous les magiciens de l'art et de la poésie, tous les magnifiques enchanteurs de l'ancienne Florence, qui créèrent, après Dieu, la Toscane et l'Italie tout entière dans la vie merveilleuse de leurs chefs-d'œuvre.

Après avoir appris tout ce que nous enseigne la mort des grands hommes et des grands peuples, M. de Lamartine sentit qu'il lui restait quelque chose à apprendre : il ne savait rien de la vie.

II.

M. de Lamartine vient à Paris.

En un instant de jeunesse, M. de Lamartine oublia, dans la prose et dans le scepticisme, toute son éducation poétique et religieuse : il allait vivre les *mauvaises années* de son cœur et de son esprit. Il recueillit de nouveaux préceptes ; il obéit à de nouveaux exemples. Il se prit à aimer l'éclat et le bruit, quoiqu'il eût vécu à l'ombre et dans le silence. Il s'aperçut, en tressaillant, que le monde était tout rempli de plaisir, de luxe, de beauté, de mouvement, de lumière et d'amour ; il rencontra des femmes qui étaient belles, des artistes qui étaient heureux, des hommes qui étaient puissans, des chrétiens

qui étaient frivoles, et l'élève des pères de la foi ne demanda pas mieux que de se laisser conduire dans un pareil monde, sur une litière de fleurs.

« Loin des regards maternels, a dit un bio-
» graphe, oublieux parfois des préceptes sévè-
» res inculqués dans son âme, le jeune homme
» se livrait un peu aux incitations de la vie, s'en
» allant s'ébattre avec Jussieu au bois de Vin-
» cennes et tailler en sifflets l'écorce des chênes,
» rêvant déjà la gloire littéraire, la gloire dra-
» matique surtout, et bien accueilli de Talma,
» qui se plaisait à l'entendre réciter de sa voix
» vibrante et mélancolique les fragmens iné-
» dits d'une tragédie de ***Saül***. » (1).

Ce jeune homme avait vingt ans : son cœur était peut-être bien loin de la piété ; un peu d'amour l'avait conduit à l'indifférence : beaucoup d'amour devait le ramener à la religion ; M. de Lamartine alla revoir l'Italie : il y trouva un premier amour et un second Dieu.

(1) Galerie des contemporains illustres.

En 1813, M. de Lamartine oubliait la révolution qui avait proscrit son noble père, et il se croyait forcé de haïr le régime impérial qui protégeait la noblesse. A cette époque, M. de Lamartine ne savait guère, sérieusement, à quel devoir, à quel avenir il devait consacrer son intelligence et son dévoûment. La chute de l'Empire lui offrit une carrière, où il ne devait entrer que pour un jour : Il accepta une épée, de la main des Bourbons, et dès ce moment, sans doute, le soldat-poète commença d'arracher à sa conscience les vers les plus impitoyables de l'*Ode à Bonaparte.*

En 1814, M. de Lamartine était garde-du-corps.

Que pouvait faire M. de Lamartine dans une compagnie d'officiers, parmi des royalistes, très-braves, très-loyaux, mais qui avaient besoin d'être fanatiques pour rester fidèles ?

Que pouvait sentir et penser un poète, à cheval, l'épée à la main, dans l'escorte d'une royauté éactionnaire ?

Quel rôle poétique espérait-il de jouer dans cet imbroglio sanglant d'une restauration armée? Dans quel pli secret de son cœur allait-il cacher tout ce qu'il avait conservé de charmant de son enfance, de sa jeunesse, de son éducation, de ses plaisirs, de ses voyages?

Que devenaient son imagination et son indépendance?

Est-ce qu'il rêvait encore?

Est-ce qu'il songeait toujours à la gloire littéraire, à la gloire dramatique?

Et l'Italie, qui lui gardait le fantôme d'Elvire? Et la belle bible de sa mère? Et l'Orient, cette terre des prodiges, qu'il s'était promis de visiter en poète, en pèlerin, en chrétien?

Après les *Cent Jours,* M. de Lamartine n'était plus garde-du-corps : l'ombre d'Elvire avait réveillé le poète sur un lit de camp ; il ne fallut qu'une plainte, un murmure, un souffle d'une bouche mystérieuse pour briser une épée.

M. de Lamartine avait retrouvé la religion en passant par l'amour, et la poésie en passant par la

douleur ; il reparut dans le monde avec cette mélancolie religieuse qui devait donner un caractère à l'imagination de toute sa vie. En le voyant si rêveur, si tendre, si mélancolique, on aurait pu dire de M. de Lamartine ce qu'un écrivain a dit de la jeunesse de Mme de Staël : « La rêverie, le senti» ment, la facilité à souffrir et à mourir, sont les » plus chères occupations de cette âme vive et » triste, qui ne s'amuse que de ce qui la fait » pleurer. »

Comme s'il eût voulu que rien de poétique ne manquât aux premières rêveries du poète des *Méditations*, M. de Lamartine s'en alla demander au petit jardin de son père le spectacle, le recueillement et les consolations de la solitude.

O vallons paternels ! doux champ ! humble chaumière,
Au bord penchant des bois suspendue aux côteaux,
Dont l'humble toit, caché sous des touffes de lierre,
Ressemble au nid sous les rameaux ;

Gazons entrecoupés de ruisseaux et d'ombrages,
Seuil antique où mon père, adoré comme un roi,
Comptait ses gras troupeaux, rentrait ses pâturages,
Ouvrez-vous ! ouvrez vous ! c'est moi !

Voilà du dieu des champs la rustique demeure;
J'entends l'airain frémir au sommet de ses tours;
Il semble que, dans l'air, une voix qui me pleure
Me rappelle à mes premiers jours.

Oui, je reviens à toi, berceau de mon enfance,
Embrassser pour jamais tes foyers protecteurs;
Loin de moi les cités et leur vaine opulence...
Je suis né parmi les pasteurs (1)!

M. de Lamartine avait encore besoin, pour son génie, de vivre dans les premières habitudes, dans les premiers enthousiasmes, dans les premiers attendrissemens de sa vie; il avait besoin de se baigner dans l'ombre et dans la lumière de la famille : il avait besoin de suivre les pas de sa mère, de ses sœurs, de quelques vieux amis, dans un *petit et agreste jardin,* dont le ressouvenir intime devait inspirer à M. de Lamartine, trente ans plus tard, les regrets les plus poétiques, les plaintes les plus douces, les tendresses les plus touchantes :

« C'est là, disait naguère le poète des *Harmo-*

(1) *Nouvelles Méditations.*

nies à des paysans, à des jardiniers, à des horticulteurs, c'est là que j'ai éprouvé les premières et les plus poignantes jouissances qu'il soit donné à la nature de faire goûter à une âme, à une imagination d'enfant ou de jeune homme. J'habite maintenant des jardins plus vastes et plus artistement plantés, mais j'ai conservé ma prédilection pour celui-là; je le garde précieusement dans son ancienne pauvreté d'ombre, d'eau, de fleurs et de fruits; et quand j'ai quelques rares heures de liberté et de solitude, arrachées aux affaires publiques ou aux travaux d'esprit, à donner à des entretiens avec moi-même, c'est dans ce jardin que je vais les passer! Tandis que vous cultivez des fleurs, des fruits, des merveilles de la culture savante, dans vos couches, dans vos serres, dans vos laboratoires en plein soleil, — je cultive, moi, dans ce vieux et inculte jardin de mon père, ce que nous cultivons, nous, pauvres ouvriers de l'esprit.... l'étude, les lettres, les livres, la philosophie,

l'histoire, la politique, l'art de gouverner les hommes, d'améliorer les sociétés, d'adoucir la condition du peuple, de faire porter à la civilisation et à la liberté des fruits plus mûrs et plus parfaits. Je retourne y cultiver surtout ces images des choses et des personnes aimées et perdues, ces mémoires des tendresses évanouies, ces traces vivantes, saignantes souvent, d'une vie déjà à moitié écoulée!... Je retrouve, dans cet asile de mon enfance, des charmes plus puissans pour moi que les plus riches et les plus odorantes floraisons : le parfum des souvenirs, l'odeur du passé, la volupté même de cette mélancolie qui est la fleur d'automne de la vie humaine... Toutes choses qui font désirer à l'homme de la nature, à quelque distance, dans quelque abîme ou à quelque hauteur que la fortune l'ait jeté, de revenir achever ses jours sur la terre qui l'a vu naître, et d'avoir au moins sa tombe dans le jardin où il a eu son berceau (1). »

(1) Discours à la Société d'horticulture de Mâcon. — 1847.

Ce fut dans ce jardin, dans ce berceau de souvenirs, d'affections et de fleurs, que M. de Lamartine, près de devenir un grand poète chrétien, se reprit à feuilleter l'*Histoire Sainte* qu'il avait lue autrefois sur les genoux de sa mère : Il s'efforçait de s'assimiler les trésors du *Cantique des Cantiques* et des *Psaumes* du roi David ; il cherchait une secrète parenté, une filiation de sentimens et d'idées, entre la poésie des *Méditations* et la poésie de la *Bible*.

Depuis ce temps, au bout de toutes les routes suivies par M. de Lamartine, il y eut une croix !

III.

En 1819, un jeune homme, inconnu, pauvre et malade, improvisait, sur son lit de douleur peut-être, une élégie, un poème intitulé : le *Poète mourant*.....

La coupe de mes jours s'est brisée encor pleine ;
Ma vie en longs soupirs s'enfuit à chaque haleine ;
Ni larmes ni regrets ne peuvent l'arrêter ;
Et l'aile de la mort, sur l'airain qui me pleure,
En sons entrecoupés frappe ma dernière heure :
Faut-il gémir? faut-il chanter? (1).

Le poète chantait!... il chantait, comme il sied à tout poète qui meurt ou qui s'essaie à mourir ; il ne prenait plus garde à la terre : il ne regar–

(1) *Nouvelles Méditations.*

dait que le ciel, comme le cygne expirant. Il jetait la nuit sur tous les jours de sa vie, afin de ne plus les voir et de ne les point pleurer. Il avait vécu en chantant, et le monde n'avait pas même entendu sa voix. Il mourait pour avoir trop aimé! Il dédaignait le temps, il méprisait la gloire. Il ne regrettait rien, rien que l'éloquence de la poésie ou que le silence de l'amour. Il devançait la mort, il fermait les yeux, il ne voyait plus qu'avec la foi, *cet œil de l'âme*....

Bientôt.... mais de la mort la main lourde et muette
Vient de toucher la corde; elle se brise et jette
Un son plaintif et sourd dans le vague des airs;
Mon luth glacé se tait... amis, prenez le vôtre....
Et que mon âme encor passe d'un monde à l'autre,
Au bruit de vos sacrés concerts!......

Et lorsqu'il eut murmuré les dernières plaintes de ce chant suprême, le poète mourant se sentit vivre.

Au lieu de penser encore à mourir, M. de Lamartine songea sérieusement à devenir immor-

tel. Il recueillit tout ce qu'il avait de force et de courage; il cacha son orgueil en se faisant timide, et il frappa d'une main tremblante à la porte des libraires-éditeurs.

Les éditeurs, qui n'étaient pas forcés de deviner un homme de génie dans un pauvre débutant littéraire, dédaignèrent tout simplement le poète et son admirable poésie. Un jour pourtant, un beau jour, la muse de M. de Lamartine rencontra par hasard, en courant, en rêvant, un honnête libraire qui consentit à l'entendre et qui finit par l'admirer : Ce libraire se nommait Nicolle ; son nom ne doit pas être oublié dans la biographie de M. de Lamartine.

Un spirituel biographe racontait, il y a peu de temps, avec un intérêt très-poétique, l'histoire du premier éditeur des *Méditations* : dans cette jolie histoire, il ne s'agit plus de M. Nicolle ; il est question de M. de Genoude. S'il faut en croire notre confrère, M. de Lamartine reçut un jour une invitation à dîner, de la part d'un des

principaux rédacteurs de la *Gazette de France*. Le dîner de M. de Genoude servait de prétexte à une réunion tout à fait littéraire; les convives, qui étaient des littérateurs, des poètes, ne devisèrent que de littérature et de poésie. M. de Genoude, qui gardait une charmante surprise pour le dessert de ses amis, pria M. de Lamartine de déclamer quelques vers : le jeune poète déclama l'*Ode à lord Byron*. Tout cela est bien simple; mais, voici quelque chose qui est bien merveilleux : après avoir applaudi son jeune protégé, M. de Genoude eut la bonté de lui dire : « Je suis votre débiteur, et j'ai hâte de payer ma dette; j'ai vendu le manuscrit que vous m'aviez confié... Et je vous prie de recevoir ces trente-mille francs qui vous appartiennent. »

Nous admettrons volontiers le dévoûment et la délicatesse de M. de Genoude, à l'intention de M. de Lamartine, pourvu que le libraire Nicolle ne perde pas l'honneur d'avoir deviné le grand poète des *Méditations poétiques*.

Les *Méditations* furent publiées en 1820, sous la forme d'un modeste in-18 ; le livre qui renfermait l'*Ode à Byron*, le *Soir*, le *Lac*, l'*Automne*, des chefs-d'œuvre, parut sans nom d'auteur : le poète n'avait pas encore le courage de son génie.

M. de Lamartine n'avait pas même écrit une ligne de préface ; sauf la couverture et le titre, le livre n'était fait que de poésie.

Nous avons presque regretté de ne point trouver une préface dans la première édition des *Méditations poétiques* : M. de Lamartine, en nous introduisant à l'étude et à l'admiration de son talent, aurait pu nous confier par quel merveilleux secret du cœur et de l'esprit il était arrivé à la poésie, sans effort, sans travail, comme sur des ailes.

L'on pourrait faire, selon nous, une curieuse et charmante critique de mœurs littéraires, avec l'examen comparé des *préfaces*, des *avant-propos*, des *avertissemens*, que les écrivains célèbres ont

adressés, en guise de commentaires de leurs propres œuvres, à leurs amis et à leurs ennemis.

Au dix-septième siècle, les poètes, qui jugent leurs poèmes, ont la faiblesse de se louer avec des réserves d'une naïveté adorable : ils avouent humblement les fautes qu'ils ont commises, et ils n'ont pas le courage de cacher les petits emprunts qu'ils ont faits ; l'ingénuité de ces pauvres grands hommes du grand siècle est exemplaire : elle a un orgueil qui ne fâche personne, une fierté qui trouve le moyen de ressembler à la modestie.

Au dix-huitième siècle, les préfaces deviennent des armes littéraires, aux mains de la philosophie militante : sous le règne philosophique de Voltaire, les avant-propos de la poésie s'avisent de juger, non pas les poèmes qu'ils précèdent, qu'ils annoncent, mais la religion et la royauté, les parlemens et la noblesse, les grands et les petits, le pape et le sultan, le gouvernement monarchique de Paris et le régime consti-

tutionnel de Londres; les poëtes de ce temps-là sont des encyclopédistes.

Les préfaces de la République commentent les droits de l'homme, expliquent la société, et répètent avec une sorte de porte-voix littéraire un écho politique de la Liberté, de l'Égalité et de la Fraternité.

Les avant-propos de l'Empire sentent à la fois la poudre à canon et la poudre à poudrer : les poëtes classiques de 1810 ont l'air de porter un uniforme de grognard et une perruque de l'ancien régime; ils crient en même temps : *Vive Racine!* et *vive Napoléon!* Ils parlent de la bataille d'Austerlitz en admirant Corneille, et ils déclarent la guerre aux Anglais en se souvenant des comédies de Molière.

Les premières années de la Restauration ont eu des préfaces dans le goût de celles de l'Empire : seulement, elles ont quitté, par prudence ou par flatterie, les galons de l'uniforme impérial; elles n'ont gardé que la perruque de l'an-

cien régime. Quand ils ont de l'audace, les avant-propos de cette époque laissent deviner la tête du *Corse aux cheveux plats* dans la chevelure de Sylla.

Aux premiers pas, aux premiers vers de l'école romantique, les préfaces affichent des prétentions prodigieuses : elles ressemblent à des utopies ; elles veulent tout détruire et tout renouveler dans le monde ; elles ont fait un dix-huit brumaire poétique : il est bien juste qu'elles commandent au royaume de la poésie ; elles ont toute l'audace des conquérans, tout l'orgueil des ambitieux, tout le despotisme et toute la violence des dictateurs.

En publiant ses premières *Méditations*, M. de Lamartine ne songe pas à nous faire assister, dans une longue préface, à l'enfantement laborieux de ses œuvres ; il ne prend pas la peine de nous parler, en prose, de la magnificence de ses vers ; sous le prétexte de justifier des innovations poétiques, il ne s'efforce pas de nuire aux

intérêts de la poésie, du goût, de l'esprit, du style et de la raison; il ne s'inquiète de chercher, dans aucun système, dans aucune école, dans aucune littérature étrangère, la justification d'une nouvelle forme de poésie : comme il est devenu inventeur, sans le savoir, naturellement, instinctivement, il ne pense pas à expliquer son invention.

Quelle surprise ce dut être, pour les écoles littéraires de la Restauration, d'assister à l'avénement d'une royauté poétique qui ne relevait d'aucune autorité, d'aucun maître, d'aucun aïeul!... une royauté qui n'était souveraine que par la majesté du génie; une royauté qui ne voulait imposer au royaume de la poésie ni la science naïve de Ronsard, ni la grâce antique d'André Chénier! M. de Lamartine ne venait point inaugurer un système, une école, une étude, une théorie; il ne se proclamait d'office ni le poëte de l'invention, ni le poëte de l'archaïsme, ni le poëte de la mode : il semblait

n'avoir rien étudié, ni les hommes, ni les choses, ni les livres, ni l'histoire, ni les poèmes ; chez lui, tout paraissait pressentiment et divination : il était profond et savant, par l'imagination et par le cœur.

En 1820, lorsque chaque poète hésite, tâtonne, cherche, se rattache à un siècle littéraire, à une forme de convention, à une poétique d'emprunt, l'auteur des *Méditations* nous apporte une œuvre inespérée, nouvelle, abondante, remplie de tristesse, de grandeur et de solennité; une œuvre qu'il a trouvée, qu'il a surprise, qu'il a devinée dans le spectacle mystérieux de la nature, de l'humanité et de Dieu : le poète des *Méditations* ressemble aux premiers apôtres du christianisme, qui ne savent rien des choses du ciel et de la terre, mais qui savent croire et qui deviennent, en croyant, les grands poètes de l'Évangile.

Voltaire disait, en parlant de Pierre Corneille : « Il fait un chef-d'œuvre comme l'oiseau fait son

nid. » Ce mot s'applique moins justement au génie de Corneille qu'au génie de M. de Lamartine.

Le poète de 1820 ne prépare ni le fond ni la forme de ses pensées; il ne lutte ni contre la raison ni contre la rime : on croirait qu'en passant par son cœur les mots y trouvent leur logique et leur prosodie. Il ne tourne pas les difficultés à force de patience: il ne s'aperçoit pas de ce qui est difficile, et il n'a pas besoin d'être patient. Il n'est point un lapidaire en poésie: il est le dieu même qui sème les pierres précieuses et les perles poétiques. Il ne cherche pas le diamant pour le tailler : il le trouve en marchant au hasard, sans y penser, et quand il le ramasse, — le diamant brille.

Comme il est naturellement souple et vigoureux, le poète des *Méditations* ne s'exerce pas aux souplesses et aux tours de force du rhythme; comme les vers sortent tout faits de son cœur, il ne s'efforce pas de marteler des mots et des phrases.

Chez quelques poètes, chez Victor Hugo par exemple, le bruit et la lumière étourdissent le cœur et endorment l'esprit. M. de Lamartine, qui est un grand peintre et un grand musicien, éblouit l'esprit avec des images, enivre le cœur avec des harmonies, sans jamais endormir la pensée.

Chose étrange, prestigieuse et charmante!.... souvent il nous a semblé voir, dans les premiers jours de notre jeunesse, en lisant les *Méditations*, de certaines lueurs vagues, mobiles, capricieuses, qui étaient sans doute les âmes de la poésie : elles voltigeaient au-dessus des mots, au-dessus des vers, au-dessus des strophes, qui sans elles n'auraient été que de la poussière poétique ; quand un poème n'est pas effleuré, caressé, fécondé par la lumière de ces âmes mystérieuses, il n'y a point de poète : il n'y a qu'un versificateur.

Si les hommes admirèrent tout de suite le poète des *Méditations*, on peut dire que les femmes se hâtèrent de l'aimer : à leurs yeux, l'amour

immense, l'amour spirituel du poète de la mélancolie, embrassait tous les amours de ce monde; elles se réfugiaient dans cette grande tendresse triste et séduisante, comme les âmes élevées se réfugient, avec un charme secret, dans une passion malheureuse.

La réussite éclatante des *Méditations* trouva de l'écho jusque dans le monde peu poétique des pouvoirs publics de ce temps-là. Par une délicatesse littéraire dont il faut savoir gré à la politique, Louis XVIII voulut attacher le poète à la légation de Florence, et plus tard à l'ambassade de Naples, sans doute afin de rendre à l'ombre d'Elvire l'amant dont elle avait gardé le cœur sous la pierre d'une tombe.

M. de Lamartine ne soupçonnait guère, à son premier pas dans la diplomatie de la royauté, qu'il présiderait un jour aux intérêts diplomatiques de la démocratie française; il était loin de prévoir ou de pressentir, en adressant quelques notes à des principautés italiennes, qu'il adresserait, trente ans plus tard, à l'Europe, au

monde, à l'histoire, le manifeste de la République française.

En envoyant officiellement M. de Lamartine en Italie, par un poétique dévoûment pour le fantôme d'Elvire, Louis XVIII avait compté sans le *jeu de l'amour et du hasard* : tous les biographes nous apprennent qu'un soir, à Florence, dans les splendeurs d'une fête, à la douce clarté qui tombait des étoiles, M. de Lamartine entendit, à travers les brises chargées des molles senteurs des orangers, une voix tendre et mélodieuse qui murmurait ces vers des *Méditations* :

Peut-être l'avenir me gardait-il encore
Un retour de bonheur dont l'espoir est perdu ;
Peut-être dans la foule une âme que j'ignore
Aurait compris mon âme et m'aurait répondu !

Les biographes ajoutent que l'âme du poète était comprise, que l'âme ignorée d'une femme venait de lui répondre, et que M. de Lamartine devenait le mari d'une riche étrangère, éprise à la fois de sa personne et de son génie : dès ce moment, l'image d'Elvire n'allait plus être que

la beauté idéale, l'harmonie et la muse du poète.

Nous savons avec quelle discrète précaution il faut toucher à la vie intime d'une femme, qui n'appartient à la publicité que par la gloire du nom qu'elle porte; mais, aucun scrupule de délicatesse ne doit nous empêcher d'écrire que Mme de Lamartine a mérité, par la distinction de l'esprit et du caractère, l'honneur d'être associée à une grande et poétique existence; la dignité la plus timide, la réserve la plus craintive, ne doivent pas empêcher un écrivain de se rappeler tout haut que Mme de Lamartine appartient à la poésie et à la renommée par sa glorieuse alliance, aux beaux-arts par ses goûts et par son propre talent, à la charité publique par ses bonnes œuvres; si un étranger demandait à Paris, dans la rue, au hasard, l'indication de sa demeure, bien des pauvres, des ouvriers et des orphelins pourraient le conduire jusqu'au seuil de sa porte.

IV.

Le mariage, la richesse, l'opulence, les distractions du monde, les travaux officiels, les bonnes fortunes de l'esprit et du plaisir, rien ne sut dérober le cœur de M. de Lamartine aux penchans et aux inspirations de la poésie.

Les *Nouvelles Méditations* parurent en 1823; elles furent bientôt suivies de la *Mort de Socrate* et du *Dernier Chant de Childe-Harold*; deux vers de ce poème qui complétait l'œuvre de lord Byron faillirent coûter la vie à M. de Lamartine. Le poète s'était écrié en contemplant les ruines de l'Italie :

Je vais chercher ailleurs (pardonne, ombre romaine!)
Des Hommes et non pas de la poussière humaine.

Un homme sortit de cette poussière, pour s'offenser d'une apostrophe poétique : le colonel Pépé provoqua M. de Lamartine, au nom de la patrie, et le sang du poète rejaillit sur le laurier de Virgile. Le patriote italien a vécu assez longtemps pour entendre, en 1848, M. de Lamartine applaudissant du haut de la tribune, avec les plus nobles battemens de son cœur, à la résurrection de la *poussière humaine* de l'Italie.

Après avoir publié le *Chant du Sacre*, en 1825, M. de Lamartine revint à Paris en 1829, et il publia les *Harmonies poëtiques et rèligieuses*.

Entre les *Méditations* et les *Harmonies*, il y a un monde, il y a des mondes, il y a Dieu! Il avait fallu dix ans au poète pour gravir, en pleurant et en chantant, cette échelle immense, mystérieuse, invisible, qui touche sur la terre aux plus sombres profondeurs de la douleur humaine, et qui se perd dans le ciel, au milieu des splendeurs de la sublimité divine. Jamais la métaphysique n'avait parlé ce langage,

arraché à la harpe du Roi-Prophète ; jamais la philosophie chrétienne n'avait revêtu cette pompe qui étincelle, cette magnificence parsemée d'étoiles ; jamais la poésie n'avait donné une pareille impuissance à l'homme, une pareille grandeur à la foi, une pareille ivresse à l'âme, un pareil espace à l'éternité, un pareil néant à la vie.

On pouvait déjà dire à M. de Lamartine, avec un autre grand poète :

Telle est la majesté de tes concerts suprêmes,
Que tu sembles savoir comment les anges mêmes
Sur les harpes du ciel laissent errer leurs doigts !
On dirait que Dieu même, inspirant ton audace,
Parfois dans le désert t'apparaît face à face,
Et qu'il te parle avec la voix ! (1).

On avait admiré les *Méditations* : on s'étonna des *harmonies* ; le sentiment public, le sentiment religieux et poétique, ne montait pas encore au niveau de cette religion et de cette poésie A

---

(1) Victor Hugo. — Ode à M. de Lamartine.

cette époque, aux derniers mois, aux derniers jours de la Restauration, les tempêtes populaires n'étaient pas loin : la royauté creusait une tombe à la liberté, et le peuple se préparait à faire, de cette tombe, l'abîme de la royauté elle-même. L'inquiétude, l'agitation, le bruit, étaient dans tous les esprits, dans tous les cœurs : les *Harmonies* passèrent à travers le retentissement des commotions politiques, et les âmes d'élite seules adorèrent, dans les nouvelles inspirations du poète, la tendresse éplorée des cantiques, l'abnégation éloquente de Job, la majesté surhumaine de l'Evangile.

Aujourd'hui, les *Harmonies poétiques et religieuses* sont à leur place ; elles retentissent dans toutes les mémoires, dans toutes les âmes, sans avoir étouffé l'écho charmant des *Méditations* : le lac n'a pas cessé de murmurer et de frémir, non loin des orages et des ébranlemens de l'Océan.

C'est à propos des *Harmonies*, ce nous semble,

que M. Sainte-Beuve a dit de M. de Lamartine :

« Il avait d'abord une nacelle : il l'abritait, il la ramenait au rivage, il en détachait l'anneau par oubli, il s'y balançait tout le jour, au gré de la vague amoureuse, le long d'un golfe bordé de myrthes et d'amandiers ; puis, sa nacelle est devenue une barque plus hardie, plus confiante aux étoiles et aux larges eaux. Le rivage s'est éloigné et a blanchi l'horizon ; mais, de la rade, on y revenait encore, on y recueillait encore de tendres et cruels vestiges, on y voyait à chaque approche comme plusieurs phares scintillans qui vous rappelaient : c'était trop tôt s'éloigner ou trop souvent revenir. La barque a fait place au vaisseau : ç'a été la haute mer, cette fois, le départ majestueux, irrévocable ; plus de rivages qu'au hasard, çà et là, en passant ; les cieux, rien que les cieux, et la plaine sans bornes d'un océan. L'Océan sommeille par intervalles ; il y a de longs jours de calme ; on ne sait pas si l'on avance.... Mais, quelle splendeur, même alors,

au poli de cette surface! quelle succession de tableaux à chaque heure des jours et des nuits! quelle variété miraculeuse au sein de sa monotonie apparente! Et à la moindre émotion, quel ébranlement redoublé de lames puissantes et douces, gigantesques, mais surtout et toujours l'infini dans tous les sens, *profundum, altitudo!* »

Il nous souvient, en relisant les ***Méditations*** et les ***Harmonies***, d'une impression de voyage recueillie dans un des plus beaux paysages de l'Italie, dans le voisinage délicieux de la Campanie, au pied d'un célèbre monastère, au milieu des arbres, des fruits et des fleurs qui couvrent, qui embellissent, qui embaument la petite vallée de San-Germano : c'est là un souvenir qui peut se rattacher, par une grande image, au caractère poétique des œuvres de M. de Lamartine.

Il était déjà tard, quand nous arrivâmes à San-Germano : les brises du soir faisaient trembler les petites perles odorantes des orangers; les fleurs se balançaient mollement, après avoir

brillé tout le jour, en ayant l'air de vouloir se reposer et dormir ; les oiseaux se montraient encore, malgré l'approche de la nuit, et se prenaient à chanter malgré l'orage qui n'était pas loin. Tout à coup une jeune fille, une belle paysanne, s'arrêta au pied d'un massif de verdure, ses grands yeux fixés sur une harpe éolienne que l'on avait suspendue aux branches d'un arbre : au même instant, la harpe éolienne, que le vent faisait frémir en l'effleurant, se mit à soupirer, à pleurer, à sangloter, avec toute la douleur d'une mystérieuse élégie.

La belle paysanne s'agenouilla ; elle nous dit, du geste, du regard, bien plus que de la voix : A genoux !...

Nous fûmes bientôt agenouillé tout près d'elle ; nous lui demandâmes : —Avez-vous peur de l'orage ?—Elle nous répondit : Non, me voilà sous les ailes d'un ange qui chante en s'accompagnant de la harpe. — D'où vient cet ange ? — Du ciel, apparemment. — Où a-t-il pris cette

harpe? — Dans l'abbaye du Mont-Cassin. — Où est donc l'abbaye du Mont-Cassin? — Là haut, entre le ciel et la terre.... Levez la tête et regardez bien! — Mais, mon enfant, il fait déjà nuit!... — Qu'importe? une sainte croix se voit toujours!

Nous eûmes beau regarder, nous ne vîmes rien qui ressemblât à un monastère; mais la jeune fille allait avoir raison : un violent orage éclata sur la vallée; le tonnerre gronda; il nous parut que la terre venait de trembler; des éclairs illuminèrent le sommet d'une montagne voisine, et nous aperçûmes en effet, bien haut et bien loin, entre deux éclats de la foudre, la croix de l'abbaye du Mont-Cassin.

N'est-ce point là peut-être le symbole de la poésie religieuse de M. de Lamartine?... La solitude, — le soir, — une harpe éolienne, — une femme agenouillée, — la prière, — un orage, — une croix, — et au-dessus de tout, DIEU.

Les *Harmonies* arrachèrent à l'Académie française, en 1829, l'élection de M. de Lamartine.

Le nouvel académicien vint prendre place parmi ses collègues de l'Institut, le 1er avril 1830. Le poète fut reçu par un savant; l'illustre Cuvier répondit à M. de Lamartine.

Le récipiendaire devait prononcer, dans son discours de réception, l'éloge de M. Daru, un administrateur, un organisateur, un homme d'état, dont la gloire n'avait rien de précisément poétique, sinon la poésie du travail et de la probité.

M. de Lamartine voulait parler en poète, devant les poètes de l'Académie, et pour mieux se préparer aux regrets que devait lui inspirer publiquement un honnête homme, il commença par ouvrir, dans son propre cœur, une source de larmes, ; il étendit sur sa vie, sur son triomphe, sur son orgueil, sur son bonheur, un voile de deuil, une ombre de mort, qui laissait entrevoir la tombe de sa mère : Mme de Lamartine était morte peu de jours après l'élection académique de son fils.

Une fois jeté par la douleur dans le monde

poétique, *dans le grand concert de la création*, le nouvel académicien n'a point de peine à poétiser l'existence tout entière de M. Daru : il poétise la force et la patience, l'ordre dans le désordre, l'inflexibilité dans le devoir, l'obstination dans le dévoûment, la fertilité de ressources dans l'organisation, la raideur dans la conviction, et il trouve le moyen de faire un poème avec le souvenir d'un administrateur qui était un honnête homme.

Charles X n'avait point les goûts littéraires de son frère Louis XVIII : le vieux roi avait plus de bonté que d'intelligence, plus de dévotion que de poésie ; il voulut pourtant connaître quelques beaux vers de M. de Lamartine : un matin, agenouillé dans son oratoire, les yeux fixés sur l'image de son Dieu, Charles X entendit la lecture de l'*Hymne au Christ;* il comprit aisément, avec son cœur, tout ce qu'il y avait de grand, de solennel, de magnifique, dans cette harmonie chrétienne ; l'*Hymne au Christ* resta dans l'oratoire du vieux roi, sur son prie-dieu, entre l'*Imitation* et l'*Evangile*.

M. de Lamartine fut nommé par Charles X ministre plénipotentiaire de France en Grèce, — et quelques jours plus tard, la Révolution de 1830 emportait dans l'exil trois générations de rois, et Charles X s'en allait peut-être en répétant à voix basse :

O Christ! il est trop vrai, ton éclipse est bien sombre !
La terre sur ton astre a projeté son ombre ;
Nous marchons dans un siècle où tout tombe à grand bruit :
Vingt siècles écroulés y mêlent leur poussière :
Fables et vérités, ténèbres et lumière
Flottent confusément devant notre paupière ;
Et l'un dit : c'est le jour ! et l'autre : c'est la nuit !

Pour moi, soit que ton nom ressuscite ou succombe,
O Dieu de mon berceau, sois le Dieu de ma tombe !
Plus la nuit est obscure, et plus mes faibles yeux
S'attachent au flambeau qui pâlit dans les cieux !
Et quand l'autel brisé que la foule abandonne
S'écroulerait sur moi..... Temple que je chéris,
Temple où j'ai tout reçu, temple où j'ai tout appris,
J'embrasserais encore ta dernière colonne,
Dussé-je être écrasé sous tes sacrés débris ! (1)

M. de Lamartine refusa la confirmation de son

(1) *Harmonies.* — Hymne au Christ.

titre d'ambassadeur des mains d'une royauté nouvelle qu'il n'avait point servie, qu'il n'avait point aimée; il voulut rester fidèle, pour quelques jours, pour quelques instans, à la religion du sentiment, à la politique de l'infortune; sans croire qu'il dût s'ensevelir dans le regret du passé, il voulut porter noblement le deuil de la vieille monarchie: ce deuil était encore de la poésie dans la vie publique du poète.

« J'aimais, a dit M. de Lamartine en 1832, cette vieille famille des Bourbons, parce qu'elle avait eu l'amour et le sang de mon père, de tous mes parens, parce qu'elle aurait eu le mien, si elle l'avait voulu; mais la Révolution de Juillet ne m'a point aigri, parce qu'elle ne m'a point étonné. Je l'ai vue venir de loin; neuf mois avant le jour fatal, la chute de la monarchie était écrite dans les noms des hommes qu'elle chargeait de la conduire. Ces hommes étaient dévoués et fidèles, mais ils étaient d'un autre siècle, d'une autre pensée; tandis que la pensée du siècle marchait dans un sens, ils allaient marcher dans un autre

la séparation était consommée dans l'esprit, elle ne pouvait tarder dans les faits ; c'était une affaire de jours et d'heures. J'ai pleuré cette famille qui semblait condamnée à la destinée et à la cécité d'OEdipe! »

Le temps ne console que parce qu'il fait de la place à la raison ou à l'ingratitude : M. de Lamartine ne devint pas ingrat; il fut raisonnable : il comprit qu'il devait *rentrer dans les rangs des citoyens, penser, agir, combattre avec la famille des familles, avec le pays.*

Les premiers pas de M. de Lamartine dans le monde réel, dans la vie extérieure, ne furent point heureux : les électeurs de Toulon et de Dunkerque ne daignèrent pas lui ouvrir les portes de la Chambre des Députés; mais, par bonheur pour la poésie, la politique allait fournir au poète le prétexte d'une page admirable : ce fut à propos de son double échec électoral, commenté par la *Némésis*, que M. de Lamartine adressa à M. Barthélemy une épître de poète qui étouffa la satire du versificateur.

[illegible]

[illegible]

V.

En 1832, M. de Lamartine résolut de réaliser le plus beau rêve de son enfance, un rêve qu'il avait fait bien souvent, tout éveillé, sur les genoux de sa mère : un voyage, un pèlerinage en Orient.

« Pourquoi cette promenade plutôt qu'une autre ? demandait, il y a quelques années, un juge littéraire, un difficile critique ; pourquoi l'Orient plutôt que l'Italie ou l'Allemagne ? Etait-ce pour se consoler de sa défaite aux élections ? était-ce pour oublier l'échec de ses candidatures, que M. de Lamartine se décidait à fréter un navire ? allait-il apprendre dans l'*Agora* d'Athènes le secret des désappointemens résignés ? se croyait-il

condamné à l'ostracisme par l'inviolable générosité de ses opinions, et voulait-il demander à la Patrie de Socrate et d'Aristide une leçon de sagesse et de patience ? (1) »

Non, M. de Lamartine, vaincu par le scrutin électoral de Toulon et de Dunkerque, ne songeait point à se consoler de sa défaite au milieu des magnificences de l'Orient ; non, le poète, que la prose d'une majorité politique avait repoussé, n'avait besoin ni de la sagesse de Socrate, ni de la résignation d'Aristide ; non, M. de Lamartine n'avait à cacher ni le ressentiment, ni la colère, ni le dépit, aucune blessure de l'orgueil ; mais il sentit peut-être que la politique, une certaine politique, étouffait la poésie, quand elle l'embrassait ; il entendit sans doute les plaintes de la muse qu'il avait délaissée dans la lutte de l'intelligence contre le privilége ; il eut peur d'avoir blessé l'Egérie mystérieuse qui lui avait dicté ses

(1) G. Planche.

chants les plus admirables : il essaya de voyager avec la poésie, afin de se dérober, dans les grands spectacles, aux petitesses de la comédie électorale.

Le pèlerin-poète ne voulut pas revoir l'Italie qu'il avait chantée cent fois, et qui ne lui gardait plus le secret d'un nouveau poème ; il ne voulut pas visiter l'Angleterre, de peur de rencontrer le fantôme de lord Byron ; il ne voulut pas se hasarder en Allemagne, de peur d'effrayer une ombre impériale, en lui montrant un poète qui avait jugé sévèrement un empereur. M. de Lamartine ne voulait contempler et adorer que les splendides merveilles de l'Orient.

Il avait hâte d'aller renouveler, sous un soleil toujours éblouissant, les provisions d'images qu'il avait épuisées ; il avait hâte de retremper son cœur et son esprit aux sources inépuisables de la poésie ; et, pour compléter le douloureux poème de ce voyage, le poète conseilla au voyageur d'emmener son enfant, endormie dans les bras de sa mère.

M. de Lamartine avait raison : il était impossible que l'ambitieux ne redevînt pas tout simplement un poète, sous le ciel natal de la religion, de la science et de la poésie ; dans ce monde qui a vu Homère, Lycurgue, Pythagore, Jacob, Joseph et Jésus-Christ ; sur cette terre qui a entendu marcher les soldats de Sésostris, de Cambyse, d'Alexandre et de César ; dans cet Orient où sont nées toutes les fables, toutes les révolutions, toutes les croyances ; dans cette patrie des martyrs où le christianisme, à son tour, a réalisé tant de grandes choses, comme si toutes les grandeurs humaines devaient commencer ou finir dans ce merveilleux berceau de la lumière.

Avec M. de Lamartine, l'ambition et la poésie s'embarquèrent peut-être à bord du même navire, pour visiter l'Orient ; mais la politique profita bien vite d'une relâche pour dire adieu à l'imagination, et ce fut le poète seul qui s'en alla contempler les monumens de la Grèce et les paysages de la Syrie, les rives illuminées du

Bosphore et les ruines mystérieuses de la Terre Sainte.

Est-ce que le candidat malheureux d'un collége électoral aurait senti battre son cœur, en regardant tour à tour le Temple de Minerve et la grotte d'Elie, les cèdres de Salomon et les rochers de Josaphat, l'amphithéâtre de Constantinople et les murs de Jérusalem, les ruines de Balbeck et le désert de saint Paul?.... Tout ce qu'il aurait vu de meilleur et de plus beau dans un pareil monde, c'eût été peut-être une femme, un costume ou un cheval; mais pour le poète, quelle grandeur, quelle illumination d'en haut, quels souvenirs, quels enseignemens, quels bruits harmonieux, quels cris de désolation, quels chants de triomphe, quelle histoire et quel poème, dans ces monumens, dans ces ruines, dans ces paysages, dans ces grottes, dans ces tombeaux, dans toute cette éloquente poussière!

Comme l'électeur éligible aurait dédaigné les pierres du *Chemin des Anges*! comme le poète va

baptiser chacune de ces pierres, en se souvenant des premiers chrétiens, des premiers anachorètes du désert !

Comme l'ambitieux aurait eu hâte de s'éloigner de la Thébaïde, de cette Égypte qui n'a point de Nil, de cette solitude immense, de cette terre désolée par le soleil, abandonnée par Dieu et par les hommes!... Mais, pour le poète, qui se laissera vivre dans les premiers siècles de l'Église, le désert s'animera par enchantement : la solitude se peuple, la désolation s'embellit; l'esprit divin jette, dans ce coin de terre dédaigné par les faux dieux, par les faux prêtres et par les tyrans, des extases sublimes, des douceurs ineffables, des joies infinies. Dieu descend dans la Thébaïde chrétienne, et des hommes inspirés s'agenouillent pour le recevoir, pour l'entendre, pour l'adorer. Dans ces cavernes, au fond de ces rochers où nulle voix encore n'a prié le ciel, on entend des voix humaines qui prient et chantent le Seigneur; là où nulle croyance vraiment divine

n'a passé, vont apparaître des créatures d'élite qui croient en Dieu... et l'imagination du poète assistera à la métamorphose du désert par la foi chrétienne.

En gravissant les roches du mont Colzim, l'ambitieux n'aurait aperçu, dans le cercle lumineux d'un vaste horizon, que la cîme d'Horeb et la Mer rouge; le poète jettera, du fond de sa pensée, Moïse sur cette cîme et les Hébreux dans cette mer.

L'homme politique, en regardant plus loin encore, aurait entrevu, peut-être, deux pyramides qui dominent la vallée du Nil; le poète fera de ces pyramides deux immenses cercueils, pour y ensevelir tout le peuple des Pharaons.

Le candidat électoral n'aurait trouvé, dans la Thébaïde, que la misère et la stérilité de l'Égypte délaissée par le Nil; le poète saura trouver dans le désert le spectacle primitif de la vie chrétienne : les solitaires d'autrefois ressuscitent devant lui; ils tressent des nattes et des corbeilles

de feuilles de palmiers; ils prient, ils étudient, ils méditent; ils se nourrissent avec du pain et des racines; ils se reposent sur le sable et sur la cendre; ils se mortifient sous le cilice; ils triomphent dans le martyre. En écoutant de certains bruits, des sons plaintifs que son imagination arrache au mystère du désert, le poète croit entendre le tintement de toutes les clochettes de la Thébaïde chrétienne, agitées le matin et le soir par la main tremblante des anachorètes; ces bruits ressemblent aux sons d'une prière chantée : la cloche de chaque cellule, de chaque grotte, de chaque caverne, lance à travers le désert l'écho d'une harmonie mystique, brisée de loin à loin par le rugissement des lions. La pensée du poète se hasardera jusqu'au bout de ces saintes solitudes : il aperçoit enfin la triste demeure d'un solitaire; il tremble, et ce n'est point de peur; il marche, il touche au seuil d'une grotte, il appelle au nom de Jésus-Christ, et c'est la voix du premier ermite, c'est la voix de saint Paul qui daigne sans doute lui répondre.

Dans cette Égypte, dans cette Thébaïde qui brûle, qui étouffe, qui tue, l'ambitieux n'aurait pas manqué de demander à son guide un peu d'eau, rien qu'une goutte d'eau... Le poète, s'il a soif dans le désert, se dira en lui-même avec un ancien solitaire : Contente-toi d'être à l'ombre !

Si, en quittant l'Égypte pour la Terre-Sainte, la Politique avait eu la force d'aller s'asseoir sous les murs de Jérusalem, elle n'aurait vu que les environs assez tristes d'une ville dégénérée ; mais la Poésie, par un heureux prestige, métamorphosera la terre maudite de Jérusalem : debout sur le tombeau du roi David, le poète domine la vallée de Josaphat, ce théâtre mystique où le pressentiment de trois religions a voulu placer la scène future du jugement dernier ; ce misérable ruisseau, qui coule si lentement à ses pieds, redevient pour un jour le torrent du Cédron ; les ruines d'une colonnade représentent la porte de Bethléem ; quelques nopals, quel-

ques palmiers, lui rendent la verdure et les ombrages de Gethsémani-la-Sainte ; enfin, là-bas, là-bas, au fond du paysage, se dessine un sombre massif d'oliviers, mystérieux refuge où le premier martyr a caché ses divines angoisses ! oui, voilà bien, aux yeux du poète, la vallée terrible qui a vu finir un Dieu et qui verra finir le monde ; oui, voilà bien la vallée célèbre qui a retenti tour à tour des gémissemens du Rédempteur, des hymnes de David et des lamentations des prophètes ; oui, voilà bien la vallée prédestinée qui doit entendre *le bruit du torrent des âmes roulant devant Dieu, et se présentant d'elles-mêmes à leur fatal jugement !* (1)

En un pareil moment, que signifient l'ambition et la politique, pour un poète qui se préoccupe de donner à une petite vallée des apparences et des proportions gigantesques, démesurées, effrayantes ?... C'est quelque chose

(1) *Voyage en Orient.*

de si grand, de si grand, que l'humanité tout entière peut tenir à l'aise et s'agiter dans cette enceinte, élargie, élevée, créée par un souffle poétique!... C'est un théâtre si vaste, si profond, si merveilleux, qu'il embrasse, dans son inappréciable étendue, les villes, les régions, les mondes, et qu'il n'a pour borne, pour limite, pour horizon, que l'immensité de Dieu même.

Que signifient les élections d'un collége et la tribune d'un parlement, pour un poète qui s'agenouille sur un marbre tumulaire de Sion, afin d'assister au jugement dernier?... La vallée de Josaphat est inondée de grains de sable, qui sont des hommes; les nations endormies se réveillent à la voix des sept trompettes divines; les générations éteintes se raniment; l'humanité ressuscite à la vie éternelle, et le poète voit se confondre, dans une dernière et solennelle réunion, tous ceux qui ont souffert, tous ceux qui ont aimé, tous ceux qui ont péché, tous ceux qui ont vécu : étrange confusion, prêchée autrefois

par Bossuet ; triste égalité de la mort, qui console mal de l'inégalité de la vie !

Dès son enfance, il nous l'a dit lui-même, M. de Lamartine avait brûlé du désir d'aller visiter les montagnes où Dieu descendait ; les déserts où les anges venaient montrer à Agar la source cachée pour ranimer son pauvre enfant banni et mourant de soif ; les fleuves qui sortaient du paradis terrestre ; le ciel où l'on voyait descendre et monter les anges sur l'échelle de Jacob. Ce désir ne s'était jamais éteint en lui : il rêvait ce voyage comme un grand acte de sa vie intérieure ; aussi, le *Voyage en Orient* appartient bien plus à l'existence de l'homme qu'à l'existence de l'écrivain, et c'est à cause de cela précisément qu'il nous plaît de suivre l'illustre voyageur *à la recherche des élémens de sa poésie et de sa philosophie à venir.*

VI.

M. de Lamartine s'embarqua le 10 juillet 1832, en rade de Marseille, à bord du navire l'*Alceste*, qu'il avait nolisé pour lui seul, c'est-à-dire pour sa famille, pour trois de ses amis et pour une suite composée de six domestiques.

Près de partir, près de mettre à la voile, le voyageur se souvient de ses nouveaux amis, de ses hôtes de la veille, qui l'ont si bien accueilli, qui l'ont aimé tout de suite, comme s'il était un enfant de leur beau ciel; en ce moment déjà l'ambitieux nous rend le poète, et M. de Lamartine adresse à la ville de Marseille tout un poème pour adieu :

. . . .

Je n'ai pas navigué sur l'océan de sable,
Au branle assoupissant du vaisseau du désert ;
Je n'ai pas étanché ma soif intarissable,
Le soir au puits d'Hébron de trois palmiers couvert ,

Je n'ai pas étendu mon manteau sous les tentes,
Dormi dans la poussière où Dieu retournait Job,
Ni la nuit, au doux bruit des toiles palpitantes,
Rêvé les rêves de Jacob.

Des sept pages du monde une me reste à lire.
Je ne sais pas comment l'étoile tremble aux cieux,
Sous quel poids de néant la poitrine respire,
Comment le cœur palpite en approchant des Dieux !
Je ne sais pas comment, au pied d'une colonne,
D'où l'ombre des vieux jours sur le barde descend,
L'herbe parle à l'oreille, ou la terre bourdonne,
Ou la brise pleure en passant.

Je n'ai pas entendu dans les cèdres antiques
Les cris des nations monter et retentir,
Ni vu du haut Liban les aigles prophétiques
S'abattre au doigt de Dieu sur les palais de Tyr;
Je n'ai pas reposé ma tête sur la terre
Où Palmyre n'a plus que l'écho de son nom,
Ni fait sonner au loin, sous mon pied solitaire,
L'empire vide de Memnon.

Je n'ai pas entendu, du fond de ses abîmes,
Le Jourdain lamentable élever ses sanglots,
Pleurant avec des pleurs et des cris plus sublimes
Que ceux dont Jérémie épouvanta les flots;
Je n'ai pas écouté chanter en moi mon âme
Dans la grotte sonore où le barde des rois
Sentait au sein des nuits l'hymne à la main de flamme
Arracher la harpe à ses doigts.

Et je n'ai pas marché sur des traces divines
Dans ce champ où le Christ pleura sous l'olivier ;
Et je n'ai pas cherché ses pleurs sur les racines
D'où les anges jaloux n'ont pu les essuyer ;
Et je n'ai pas veillé pendant des nuits sublimes
Au jardin, où suant sa sanglante sueur,
L'écho de nos douleurs et l'écho de nos crimes
Retentirent dans un seul cœur.

Et je n'ai pas couché mon front dans la poussière
Où le pied du sauveur en partant s'imprima ;
Et je n'ai pas usé, sous mes lèvres, la pierre
Où, de pleurs embaumé, sa mère l'enferma ;
Et je n'ai pas frappé ma poitrine profonde
Aux lieux où, par sa mort conquérant l'avenir,
Il ouvrit ses deux bras pour embrasser le monde,
Et se pencha pour le bénir.

Voilà pourquoi je pars, voilà pourquoi je joue,
Quelque reste de jours inutile ici-bas ;
Qu'importe sur quel bord le vent d'hiver secoue
L'arbre stérile et sec et qui n'ombrage pas !
L'insensé ! dit la foule. — Elle-même insensée !
Nous ne trouvons pas tous notre pain en tout lieu ;
Du barde voyageur le pain c'est la pensée,
Son cœur vit des œuvres de Dieu !

Adieu donc, mon vieux père, adieu, mes sœurs chéries,
Adieu, ma maison blanche à l'ombre du noyer,
Adieu, mes beaux coursiers oisifs dans mes prairies,
Adieu, mon chien fidèle, hélas ! seul au foyer !

Votre image me trouble et me suit comme l'ombre
De mon bonheur passé qui veut me retenir ;
Ah ! puisse se lever moins douteuse et moins sombre
L'heure qui doit nous réunir.

Et toi, terre, livrée à plus de vents et d'onde
Que le frêle navire où flotte mon destin !
Terre qui porte en toi la fortune du monde !
Adieu ! ton bord échappe à mon œil incertain !
Puisse un rayon du ciel déchirer le nuage
Qui couvre trône et temple, et peuple et liberté,
Et rallumer plus pur sur ton sacré rivage
Ton phare d'immortalité.

Et toi, Marseille, assise aux portes de la France
Comme pour accueillir ses hôtes dans tes eaux,
Dont le bord sur ces murs, rayonnant d'espérance,
S'ouvre comme un nid d'aigle aux ailes des vaisseaux,
Où ma main presse encor plus d'une main chérie,
Où mon pied suspendu s'attache avec amour,
Reçois mes derniers vœux en quittant la patrie,
Mon premier salut au retour !

Tout est sentiment, imagination, poésie, dans le voyage de ce poète que l'on nous donne pour un ambitieux désappointé.

Avant de partir, M. de Lamartine se souvient d'une belle bible de Royaumont, dans laquelle il apprenait à lire, sur les genoux de sa mère.

En partant, il adresse de beaux vers à ses amis, à ses admirateurs de Marseille. Quand il est bien parti, quand il a quitté le petit golfe de Montredon, pour aller remuer, pétrir dans ses mains un peu de cette terre qui fut la terre des prodiges, il s'élance avec une impatience naïve au devant de ce ciel de pourpre qui ressemble à la *gueule d'une fournaise*. Quand il entrevoit les côtes de la Syrie, quand il découvre à travers la brume les cimes du Liban et du Taurus, il appelle au partage de sa joie et de son enthousiasme une enfant, un poème vivant qui est aussi son ouvrage, et que l'on nomme Julia ; il dit à sa fille, en regardant à la fois l'horizon et l'avenir : « Tu au-
» ras vu, au plus bel âge de la vie, à cet âge où
» toutes les impressions s'incorporent, pour ainsi
» dire, avec nous, et deviennent les élémens
» mêmes de notre existence.... tu auras vu tout
» ce qu'il y a de beau dans la nature, dans la
» création. Les souvenirs de ton enfance seront
» les monumens merveilleux, les chefs-d'œuvre

» des arts ; Athènes et le Parthénon seront gra-
» vés dans ta mémoire, comme des sites pater-
» nels ; les belles îles de l'Archipel, le mont Tau-
» rus, les montagnes du Liban, Jérusalem, les
» Pyramides, le désert, les tentes de l'Arabe, les
» palmiers de la Mésopotamie, seront les récits
» de ton âge avancé ; Dieu t'a donné la beauté,
» l'innocence, le génie, et un cœur où tout s'al-
» lume en sentimens généreux et sublimes : je
» t'aurai donné, moi, ce que je pouvais ajouter
» à ces dons célestes, le spectacle des scènes les
» plus merveilleuses, les plus enchantées de la
» terre ; tout aura été bonheur, piété, amour et
» merveilles dans ta vie ! »

Quand le vaisseau qui porte la femme et la fille du poète, *ces deux parts* de son cœur, se rapproche des rivages du Péloponèse, M. de Lamartine ne s'inquiète guère de ce qu'il va voir ou entendre dans ce nouveau royaume constitutionnel, dans cette Grèce *ressuscitée*, qui a des colléges électoraux, un parlement, et des ministres

responsables ; il importe fort peu au poète que l'anarchie règne ou ne règne pas en Morée ; il ne cherche pas à préjuger quelle sera l'influence de l'Angleterre, de la France ou de l'Autriche sur un peuple qui n'a pas encore secoué la poussière des tombeaux ; aux yeux du voyageur, il n'y a sur ces rivages qu'une grande scène toute vide, et la mémoire du poète va la peupler....

Il donne à ce groupe de collines, de caps et de vallées tout le bruit, toute la gloire, toutes les vertus et tous les crimes d'un monde d'autrefois ; il fait sortir à la fois, de ce monceau d'îles et de montagnes, Miltiade, Léonidas, Thrasybule, Épaminondas, Démosthène, Alcibiade, Périclès, Platon, Aristide, Socrate et Phidias ; il voit paraître et disparaître les millions d'hommes de Xercès ; il assiste au départ de ces colonies que l'ancienne Grèce envoie à Byzance, en Asie et en Afrique ; il salue la naissance ou la rénovation des arts de l'esprit et des arts de la main ; il escalade ce vieil Olympe qui est encore le ciel de

l'imagination moderne; il relève le berceau de la philosophie et de la poésie; il ressuscite la patrie d'Épaminondas, qui appelait cette terre le pays des faiseurs de grandes choses!

Le souvenir d'un grand orateur des beaux temps de la Grèce réveille un instant, dans l'esprit de M. de Lamartine, des idées qui se rattachent encore à une secrète ambition : en pensant à Démosthène, qui avait pour auditoire un peuple d'hommes d'élite, le voyageur, qui n'est pas bien loin de la France, murmure le nom de Mirabeau. Il se surprend peut-être à envier le sort de l'orateur, de ce roi qui est inspiré par les masses et qui les gouverne, de cet agitateur de l'humanité qui se sert d'une arme terrible, le peuple, pour remuer les passions, les intérêts et les principes; mais, Dieu merci! il ne tarde point à préférer de nouveau la poésie d'un grand écrivain à l'éloquence d'un grand tribun : il lui semble que l'arme de l'orateur est l'ouvrage des hommes, que l'instrument du poète est l'ouvrage

de Dieu ; que le tribun disparaît souvent tout entier, en descendant du haut de la tribune dans une tombe ; que l'écrivain ne disparaît jamais dans la mort, parce qu'il renaît sans cesse dans la vie des cœurs : la puissance de l'orateur ne lui paraît pas durable, parce qu'elle remue les intérêts du jour ou les idées du moment ; la destinée du poète lui paraît impérissable, parce que la poésie crée après Dieu ce qui est éternel.

M. de Lamartine en voyage ne demande qu'une occasion, un prétexte, pour faire de la poésie. Quand il n'est plus inspiré par la majesté d'un site, par la beauté d'un monument, par l'éclat d'un chef-d'œuvre, par la grandeur d'un souvenir, il enveloppe de son imagination la jolie femme d'un consul de France en Syrie (1) : il joue avec sa calotte d'or ciselé, avec ses franges de perles, avec ses chaînes de sequins, avec les tresses de ses beaux cheveux ; il poétise son cos-

(1) Mme Jorelle.

tume arabe, son turban, sa veste brodée, son poignard à manche de diamant, sa pipe orientale, et l'on croirait que M. de Lamartine est venu à Beyruth pour adresser des vers charmans à une charmante femme d'Alep :

Qui? toi, me demander l'encens de poésie !
Toi, fille d'Orient, née aux vents du désert !
Fleur des jardins d'Alep, que Bulbul eût choisie
Pour languir et chanter sur son calice ouvert !

Rapporte-t-on l'odeur au baume qui l'exhale ?
Aux rameaux d'oranger rattache-t-on leurs fruits ?
Va-t-on prêter des feux à l'aube orientale,
Ou des étoiles d'or au ciel brillant des nuits ?

Non, plus de vers ici ! mais si ton regard aime
Ce que la poésie a de plus enchanté,
Dans l'eau de ce bassin contemple-toi toi-même :
Les vers n'ont point d'image égale à ta beauté !

Quand le soir, dans le kiosque à l'ogive grillée,
Qui laisse entrer la lune et la brise des mers,
Tu t'assieds sur la natte, à Palmyre émaillée,
Où du moka brûlant fument les flots amers ;

Quand ta main, approchant de tes lèvres mi-closes,
Le tuyau de jasmin vêtu d'or effilé,
Ta bouche, en aspirant le doux parfum des roses,
Fait murmurer l'eau tiède au fond du narguilé ;

Quand le nuage ailé qui flotte et te caresse
D'odorantes vapeurs commence à t'enivrer;
Que les songes lointains d'amour et de jeunesse
Nagent pour nous dans l'air que tu fais respirer;

Quand de l'Arabe errant tu dépeins la cavale
Soumise au frein d'écume entre tes mains d'enfant,
Et que de ton regard l'éclair oblique égale
L'éclair brûlant de son œil triomphant ;

Quand ton bras arrondi comme l'anse de l'urne,
Sur le coude appuyé soutient ton front charmant,
Et qu'un reflet soudain de la lampe nocturne
Fait briller ton poignard des feux du diamant ;

Il n'est rien dans les sons que la langue murmure,
Rien dans le front rêveur des bardes comme moi,
Rien dans les doux soupirs d'une âme fraîche et pure,
Rien d'aussi poétique et d'aussi frais que toi !

J'ai passé l'âge heureux où la fleur de la vie ,
L'amour, s'épanouit et parfume le cœur,
Et l'admiration, dans mon âme ravie,
N'a plus pour la beauté qu'un rayon sans chaleur.

De mon cœur attiédi la harpe est seule aimée ;
Mais combien à seize ans j'aurais donné de vers
Pour un de ces flocons d'odorante fumée
Que ta lèvre distraite exhale dans les airs ;

Ou pour fixer du doigt la forme enchanteresse
Qu'une invisible main trace en contour obscur,
Quand le rayon des nuits, dont le jour te caresse,
Jette en la dessinant ton ombre sur le mur !

Quand il se promène dans les vallées verdoyantes du Liban, pense-t-on que M. de Lamartine se préoccupe des Druses et des Maronites, au point de vue de la domination turque ou de l'influence française? Pense-t-on qu'il s'ingénie à préjuger le résultat éventuel de la lutte de l'Egypte contre la Porte? Pense-t-on qu'il cherche à soumettre aux conclusions de la politique la défaite ou la victoire définitive d'Ibrahim-Pacha sur le champ de bataille de la Syrie? Pense-t-on qu'il s'efforce de deviner quelle épée européenne devra tomber un jour dans l'un des plateaux de la balance où se pèsent les dernières destinées de l'Empire Ottoman?... Non, M. de Lamartine ne rêve qu'à une poétique aventurière, à ***une Reine de Palmyre***, à la Circé du désert, à lady Esther Stanhope, qui attend le poète dans sa résidence de Djioun, sur une des montagnes du Liban.

« Lady Esther parait avoir cinquante ans; elle
» a de ces traits que les années ne peuvent al-

» térer; la fraîcheur, la couleur, la grâce s'en
» vont avec la jeunesse; mais, quand la beauté
» est dans la forme même, dans la pureté des
» lignes, dans la dignité, dans la majesté, dans
» la pensée d'un visage, la beauté change, mais
» ne passe pas : telle est celle de lady Stan-
» hope. »

« Soyez le bienvenu! me dit-elle; je reçois
» peu d'étrangers, un ou deux à peine par
» année; mais votre lettre m'a plu, et j'ai
» désiré connaître une personne qui aimait,
» comme moi, Dieu, la nature et la solitude!
» Quel est votre nom? — Je le lui dis. — Je ne
» l'avais jamais entendu! reprit-elle, avec l'ac-
» cent de la vérité. — Voilà, milady, ce que
» c'est que la gloire!... J'ai composé quelques
» vers dans ma vie, qui ont fait répéter un mil-
» lion de fois mon nom par tous les échos litté-
» raires de l'Europe; mais, cet écho est trop
» faible pour traverser votre mer et vos monta-
» gnes, et ici je suis un homme tout nouveau,

» un homme complétement inconnu, un nom
» jamais prononcé! — Poète ou non, je vous
» aime et j'espère en vous! Je ne vous vois que
» depuis quelques minutes, et je vous connais
» comme si j'avais vécu un siècle avec vous.
» Voulez-vous que je vous révèle à vous-même?
» voulez-vous que je vous prédise votre desti-
» née?... Je vois évidemment que vous êtes né
» sous l'influence de trois étoiles heureuses, puis-
» santes et bonnes, qui vous conduisent à un
» but que je pourrais vous indiquer dès aujour-
» d'hui... *Vous êtes un de ces hommes de désir et*
» *de bonne volonté dont Dieu a besoin, comme d'ins-*
» *trumens, pour les œuvres merveilleuses qu'il va*
» *bientôt accomplir parmi les hommes!*

» Trouvez-vous, reprit-elle, le monde social,
» politique et religieux bien ordonné? et ne sen-
» tez-vous pas ce que tout le monde sent, le be-
» soin, la nécessité d'un révélateur, d'un ré-
» dempteur, du messie que nous attendons et
» que nous voyons déjà dans nos désirs? — Nul

» plus que moi ne souffre et ne gémit du gémis-
» sement universel de la nature, des hommes et
» des sociétés. Nul ne confesse plus haut les
» énormes abus sociaux, politiques et religieux.
» Nul ne désire et n'espère davantage un répa-
» rateur à ces maux intolérables de l'humanité.
» Comme vous, et plus que vous, je vois dans
» les croyances ébranlées de l'homme, dans le
» tumulte de ses idées, dans le vide de son cœur,
» dans la dépravation de son état social, dans
» les tremblemens répétés de ses institutions po-
» litiques, tous les symptômes d'un bouleverse-
» ment, et, par conséquent, d'un renouvellement
» prochain et imminent. Je crois que Dieu se
» montre toujours au moment précis où tout ce
» qui est humain est insuffisant. Le monde en
» est là. — Croyez ce que vous voudrez, me dit-
» elle, *vous n'en êtes pas moins un de ces hommes*
» *que j'attendais, que la Providence m'envoie, et qui*
» *ont une grande part à accomplir dans l'œuvre qui*
» *se prépare; bientôt vous retournerez en Europe;*

» *l'Europe est finie, la France seule a une grande*
» *mission à accomplir encore : vous y participe-*
» *rez !* »

L'œuvre qui devait s'accomplir en Europe était depuis longtemps l'idée fixe, ou plutôt le pressentiment fixe de lady Stanhope ; dans les premières années de la restauration, elle disait à M. de Marcellus, précisément à un ami de M. de Lamartine :

— Avant peu, votre vieux continent sera ébranlé ; tout est usé en Europe. Les rois n'ont plus de race ; ils tombent emportés par la mort ou par leurs fautes ; l'aristocratie, bientôt effacée du monde, y donne sa place à une bourgeoisie éphémère ; le peuple seul garde encore un caractère et des vertus... Il connaîtra sa force...

Lady Stanhope disait, à propos de ses prophéties : chez moi, le pressentiment est une ombre ; quand elle se projette, l'événement n'est pas loin !

M. de Lamartine passa toute une soirée, toute

une nuit, *à parcourir librement*, avec lady Stanhope, *les sujets qu'un mot amène et emporte dans une conversation à tout hasard.*

Eh bien ! M. de Lamartine songe-t-il à parler, devant cette femme qui ne reçoit ni lettres, ni livres, ni journaux d'Europe, des révolutions de la politique, des dynasties anciennes ou nouvelles, des rois créés par Dieu ou des souverains créés par le peuple ? songe-t-il à parler de l'Angleterre à cette nièce de Pitt, qui a vu s'agiter autour de sa jeunesse tant d'hommes, de questions et d'intérêts?... Le poète parle d'astrologie, de cette science qui est née en Orient, et qui n'y est pas encore morte ; il parle de la nature visible et invisible, de l'infériorité de l'homme, de la supériorité des astres et des anges ; il parle de Dieu, de la vertu et de la liberté ; il parle du Messie et du christianisme ; il parle du mysticisme des Druses, du fatalisme des Musulmans, de la résignation des Juifs ; il parle des rêves, des images, des couleurs, des prophètes, des illusions et des prodiges de l'Orient.

VII.

Quand il commence à fouler, en chancelant à force de respect et d'émotion, la terre sainte, la terre de Jéhova et du Christ, M. de Lamartine se rappelle-t-il qu'il y a dans un coin du monde des députés à élire, des luttes électorales à soutenir, des partis à combattre, des ministres à protéger ou à renverser, une jeune royauté sur le trône, une vieille royauté dans l'exil?...

Le poète se rappelle la source mystérieuse d'une religion *qui s'est fait son lit dans l'univers tout entier*; il cherche une goutte de cette source divine, dans le creux d'un rocher qu'il foule sous ses pieds; il contemple l'immensité de ce petit coin de terre qui fut Nazareth, et il considère le christianisme en philosophe et en chrétien.

Pour le philosophe, voilà le point de départ d'une croyance qui donne encore le mouvement et la vie au monde intellectuel ; voilà la Patrie terrestre, obscure, misérable, du plus grand et du plus sage des hommes vertueux ; voilà le berceau du juste, l'origine d'une conquête universelle ; voilà le mystérieux rocher de Nazareth, d'où une goutte d'eau, qu'un rayon de soleil aurait pu tarir, est tombée sur le monde pour combler tous les abîmes de l'humanité : la goutte d'eau est devenue, en tombant, le grand Océan des esprits !

Pour le chrétien, c'est là, au fond de cette petite vallée, que la nature, la sagesse, le génie et la vertu se sont incarnés dans l'homme des hommes, dans l'Enfant-Dieu ; c'est-là que l'homme-divin a marché, qu'il a prêché sa mission, qu'il a calmé des tempêtes, qu'il a donné la main à ses apôtres, quand ses apôtres chancelaient dans la foi de leur maître ; rochers, collines, vallées, rivages mystérieux, vous avez vu Jésus-Christ !

Lorsque M. de Lamartine, debout sur la plate-

forme de Jérusalem, aperçoit ou croit apercevoir, dans un mirage poétique, le palais et le tombeau du roi David, il ne daigne baisser de loin ni les yeux ni l'esprit sur le spectacle du monde contemporain, où il y a des tremblemens de peuple plus souvent que des tremblemens de terre, où *les chefs comptent par jour et les règnes par mois*; il laisse passer, dans le fond de l'Europe, sans y prendre garde, les discussions et les tempêtes politiques; il se dérobe à l'éblouissement, au vertige de l'esprit humain, pour évoquer le roi-prophète, le premier des poètes du sentiment, le roi des lyriques, l'interlocuteur et l'ami de Dieu, le précurseur de la poésie évangélique, qui répète les plus tendres paroles du Christ avant que le monde les ait entendues!

M. de Lamartine va s'agenouiller sur la pierre tumulaire où les anges étaient assis, quand ils répondirent aux saintes femmes : *il n'est plus là, il est ressuscité!* M. de Lamartine va pénétrer enfin dans le Saint-Sépulcre...

Est-ce que le poète se souvient de la France, de l'Europe, du monde? Est-ce qu'il y a quelque chose autour de lui, sur toute la terre? Est-ce qu'il entend le bruit que fait une monarchie en tombant? Est-ce qu'il est fidèle en ce moment aux regrets ou aux espérances, à la mémoire d'une majesté défunte ou à l'avenir d'une royauté vivante? Est-ce qu'il écoute s'agiter les révolutions des peuples, ou les ambitions des hommes, les plus terribles des révolutions? Est-ce qu'il croit aux rois, aux ambitieux, aux gouvernemens, à la noblesse, aux chartes, aux constitutions, à la politique?... Il est dans le Saint-Sépulcre, dans le tombeau du vieux monde et dans le berceau du monde nouveau! Il regarde cette pierre qui fut le fondement de l'édifice universel, et il pense à l'éclatant et merveilleux démenti que la résurrection d'un Dieu vint donner à la mort d'un homme.

Agenouillé dans le Saint-Sépulcre, le poète se réveille à toutes les impressions pieuses qui

ont remué son âme depuis son enfance ; il retrouve toutes les joies et toutes les tristesses de sa pensée ; il se rappelle toutes les prières qui sont sorties de son cœur et de ses lèvres ; il murmure les premiers noms qu'il a balbutiés en apprenant à vivre et à aimer ; il pleure, et il colle silencieusement sa bouche sur la pierre du Saint-Sépulcre. Il reste longtemps ainsi, agenouillé, oppressé, attendri, les yeux mouillés de larmes, la bouche toujours collée sur la pierre divine, priant dans ce tombeau d'où s'élança vers le ciel la prière d'un Dieu.

Le poète prie pour tout le monde : pour son père ici-bas, pour sa mère là-haut, pour tous ceux qui sont ou qui ne sont plus, et il souffle dans le Saint-Sépulcre, à travers les fentes de la pierre, les noms de toutes les personnes qu'il a connues, qu'il a aimées. Il prie pour lui-même : il demande la vérité et le dévoûment à celui qui donna la vérité au monde et le dévoûment à cette vérité ; il lui semble qu'une grande

lumière de raison et de conviction se répand dans son intelligence, et il se relève avec *un mystère dans sa vie*, avec un mystère qui le rend meilleur *et qui se révélera plus tard.*

La prière de M. de Lamartine, dans le Saint-Sépulcre, est en prose; mais elle est aussi grande, aussi belle que la plus poétique de ses harmonies.

Quand M. de Lamartine entrevoit, au-dessus de sa tête, aux premiers rayons du soleil, les ruines monumentales de Balbeck; quand il mesure, quand il touche, quand il admire ces pierres, ces portes, ces colonnes, ces corniches, ces ornemens, ces piédestaux, ces marbres, ces blocs de sculpture, ces débris admirables, ces chefs-d'œuvre, ces merveilles qui lui arrachent des cris d'enthousiasme, le modeste ambitieux qui voulait être député se cache honteusement dans un grain de cette merveilleuse poussière, et le poète seul semble s'élever en volant jusqu'au faîte de la plus haute colonne de ces temples cyclopéens: il se persuade qu'il

a des ailes pour planer sur les siècles écoulés, pour sonder, du haut des monumens, les abîmes de la destinée humaine, pour suivre des yeux, parmi les hommes, les philosophies et les religions.

Le poète ne descend de son piédestal monumental que pour mieux écouter une plainte douce et amoureuse, un murmure grave et passionné, un chant mélancolique et tendre : c'est un chœur de chrétiens, qui chante une prière dans une pareille solitude, au fond des déserts ; c'est la musique du sentiment, du cœur, de la foi, de l'âme religieuse qui se fait entendre au milieu de ces ruines muettes, accumulées par le temps, par les tremblemens de terre et par les barbares.

Lorsque le dernier refrain de cette poésie mystique, le dernier soupir de ces litanies chantées, s'est perdu dans le dernier écho de la solitude, le poète retrouve le langage naturel de sa pensée,

sur les ruines *d'une grande tente renversée de l'hu-man ité*:

Mystérieux désert, dont les larges collines
Sont les os des cités dont le nom a péri,
Vastes blocs qu'a roulés le torrent des ruines,
Immense lit d'un peup'e où la vague a tari;
Temples qui, pour porter vos fondemens de marbre,
Avez déraciné le grand mont comme un arbre,
Gouffres où rouleraient des fleuves tout entiers,
Colonnes où mon œil cherche en vain des sentiers,
De piliers et d'arceaux, profondes avenues,
Où la lune s'égare ainsi qu'au sein des nues,
Chapiteaux que mon œil mêle en les regardant,
Sur l'écorce du globe immenses caractères,
Pour vous toucher du doigt, pour sonder vos mystères,
Un homme est venu d'Occident!

La route, sur les flots, que sa nef a suivie,
A déplié cent fois ses roulans horizons;
Au gouffre de l'abîme il a jeté sa vie;
Ses pieds se sont usés sur les pointes des monts;
Les soleils ont brûlé la toile de sa tente,
Ses frères, ses amis ont séché dans l'attente;
Et s'il revient jamais, son chien même, incertain,
Ne reconnaîtra plus ni sa voix ni sa main;
Il a laissé tomber et perdu dans la route
L'étoile de son œil, l'enfant qui, sous la voûte,
Répandait la lumière et l'immortalité:
Il mourra sans espoir et sans postérité!

Et maintenant assis sur la vaste ruine,
Il n'entend que le vent qui rend un son moqueur ;
Un poids courbe son front, écrase sa poitrine,
Plus de pensée et plus de cœur !

Lorsque M. de Lamartine contemple pour la seconde fois les paysages de la Syrie, après son pèlerinage au Saint-Sépulcre ; lorsqu'il s'égare de nouveau dans les chemins creux des environs de Beyrouth, au milieu de toutes les formes et de toutes les fleurs de l'Asie, il pense bien, vraiment ! aux hommes et aux choses du monde officiel, aux acteurs et aux drames de la politique, aux sectes, aux coteries, aux partis, à l'usurpation ou à la légitimité !... Il lui importe bien, vraiment ! que des insensés d'élite prétendent au droit de ceindre des couronnes et de gouverner les nations ! Le triomphe ou la chute de quelques ministres, les conventions territoriales, l'équilibre des puissances occidentales, le remaniement de l'Europe, les conquêtes de l'esprit, les prodiges de l'éloquence ou les victoires du canon.... tout cela, c'est le néant pour M. de Lamartine, et en

allant au fond de ce chaos, il n'y trouve que la poésie de la douleur! Il trouve dans le désordre, dans la tristesse, dans la désolation de sa pensée, le souvenir de la dernière promenade qu'il ait faite avec sa fille, à travers ces bois, ces jardins, ces plaines et ces collines; il relève, dans le linceul de son cœur, sa fille qui est morte et qu'il croit avoir ensevelie dans un pli de son âme. En regardant en secret cette ravissante image, il assiste à la mort de Julia; il entend le dernier souffle qui s'envole: c'est un peu de lui-même qu'il a perdu, qui se détache et qui tombe; c'est son propre sang qui coule par une large blessure, c'est sa chair que l'on déchire, c'est une fibre de son cœur que l'on coupe et que l'on arrache!... Alors, le poète, non content de toute cette poésie de la douleur, appelle à son aide la poésie de l'imagination et du génie: il enveloppe son enfant dans un souvenir de Jérusalem; il semble reprendre sa fille morte, comme pour l'emporter jusqu'au milieu des reliques de la Terre-Sainte;

il marche, il marche, il marche dans sa pensée, avec une enfant dans ses bras ; il s'arrête au pied du Jardin des Oliviers ; il creuse une petite fosse dans la grotte de Gethsémani..... il y place, il y couche tout doucement sa Julia..... il s'agenouille... et le poète chante, comme s'il voulait bercer, en chantant, l'âme de sa pauvre fille.

. . . .

C'était le seul débris de ma longue tempête,
Seul fruit de tant de fleurs, seul vestige d'amour,
Une larme au départ, un baiser au retour,
Pour mes foyers errans une éternelle fête ;
C'était sur ma fenêtre un rayon de soleil,
Un oiseau gazouillant qui buvait sur ma bouche,
Un souffle harmonieux la nuit près de ma couche,
Une caresse à mon réveil.

C'était plus : de ma mère, hélas ! c'était l'image,
Son regard par ses yeux semblait me revenir,
Par elle mon passé renaissait avenir,
Mon bonheur n'avait fait que changer de visage.
Sa voix était l'écho de dix ans de bonheur,
Son pas dans la maison remplissait l'air de charmes,
Son regard dans mes yeux faisait monter les larmes,
Son sourire éclairait mon cœur,

Je rêvais qu'en ces lieux je l'avais amenée,
Et que je la tenais belle sur mon genou,
L'un de mes bras portant ses pieds, l'aûtre son cou,
Ma tête sur son front tendrement inclinée :
Ce front se renversant sur le bras paternel,
Secouait l'or bruni de ses tresses soyeuses,
Ses dents blanches brillaient sous ses lèvres rieuses
Qu'entr'ouvrait leur rire éternel.

Pour me darder son cœur et pour puiser mon âme,
Toujours vers moi, toujours ses regards se levaient,
Et dans le doux rayon dont mes yeux la couvraient,
Dieu seul peut mesurer ce qu'il brillait de flamme!
Mes lèvres ne savaient d'amour où se poser;
Elle les appelait comme un enfant qui joue,
Et les faisait flotter de sa bouche à sa joue
Qu'elle dérobait en baiser.

Et je disais à Dieu dans ce cœur qu'elle enivre :
Mon Dieu ! tant que ces yeux luiront autour de moi,
Je n'aurai que des chants et des grâces pour toi ;
Dans cette vie en fleurs c'est assez de revivre !
Va ! donne-lui ma part de tes dons les plus doux,
Effeuille sous mes pas ses jours en espérance,
Prépare-lui sa couche, entr'ouvre-lui d'avance
Les bras enchaînés d'un époux.

Et tout en m'enivrant de joie et de prière,
Mes regards et mon cœur ne s'apercevaient pas
Que ce front devenait plus pesant sur mon bras,
Que ces pieds me glaçaient la main comme la pierre ;

Julia ! Julia ! d'où vient que tu pâlis ?
Pourquoi ce front mouillé, cette couleur qui change ?
Parle-moi ! souris-moi ! pas de ces jeux, mon ange !
Rouvre-moi ces yeux où je lis !

Mais le bleu du trépas cernait sa lèvre rose,
Le sourire y mourait à peine commencé,
Son souffle raccourci devenait plus pressé,
Comme les battemens d'une aile qui se pose ;
L'oreille sur son cœur, j'attendais ses élans,
Et quand le dernier souffle eut enlevé son âme,
Mon cœur mourut en moi comme un fruit que la femme
Porte mort et froid dans ses flancs !

Et sur mes bras raidis, portant plus que ma vie,
Tel qu'un homme qui marche après le coup mortel,
Je me levai debout, je marchai vers l'autel
Et j'étendis l'enfant sur la pierre attiédie,
Et ma lèvre à ses yeux fermés vint se coller,
Et ce front déjà marbre était tout tiède encore,
Comme la place au nid d'où l'oiseau d'une aurore
Vient à peine de s'envoler.

Et je sentis ainsi, dans une heure éternelle,
Passer des mers d'angoisse et des siècles d'horreur,
Et la douleur combla la place où fut mon cœur,
Et je dis à mon Dieu : Mon Dieu ! je n'avais qu'elle !
Tous mes amours s'étaient noyés dans cet amour,
Elle avait remplacé ceux que la mort retranche,
C'était l'unique fruit demeuré sur la branche
Après les vents d'un mauvais jour.

C'était le seul anneau de ma chaîne brisée,
Le seul coin pur et bleu dans tout mon horizon ;
Pour que son nom sonnât plus doux dans la maison,
D'un nom mélodieux nous l'avions baptisée.
C'était mon univers, mon mouvement, mon bruit,
La voix qui m'enchantait dans toutes mes demeures,
Le charme ou le souci de mes yeux, de mes heures,
Mon matin, mon soir et ma nuit.

Le miroir où mon cœur s'aimait dans son image,
Le plus pur de mes jours sur ce front arrêté,
Un rayon permanent de ma félicité ;
Tous les dons rassemblés, Seigneur, sur un visage,
Doux fardeau qu'à mon cou sa mère suspendait,
Yeux où brillaient mes yeux, âme à mon sein ravie,
Voix où vibrait ma voix, vie où vivait ma vie,
Ciel vivant qui me regardait.

Eh bien ! prends ! assouvis, implacable justice,
D'agonie et de mort ce besoin immortel,
Moi-même je l'étends sur ton funèbre autel ;
Si je l'ai tout vidé, brise enfin ton calice !
Ma fille ! mon enfant ! mon souffle ! la voilà !
La voilà ! j'ai coupé seulement ces deux tresses
Dont elle m'enchaînait, hier, dans ses caresses,
Et je n'ai gardé que cela !...

Un sanglot m'étouffa, je m'éveillai ; la pierre
Suintait sous mon corps d'une sueur de sang ;
Ma main froide glaçait mon front en y passant ;
L'horreur avait gelé deux pleurs sous ma paupière ;

Je m'enfuis ; l'aigle au nid est moins prompt à courir.
Des sanglots étouffés sortaient de ma demeure,
L'amour seul suspendait pour moi sa dernière heure,
Elle m'attendait pour mourir.

Maintenant tout est mort dans ma maison aride,
Des yeux toujours pleurant sont toujours devant moi ;
Je vais sans savoir où, j'attends sans savoir quoi ;
Mes bras s'ouvrent à rien et se ferment à vide ;
Tous mes jours et mes nuits sont de même couleur,
La prière à mon sein avec l'espoir est morte,
Mais c'est Dieu qui t'écrase ; ô mon âme, sois forte ,
Baise sa main sous la douleur. (1)

Une seule fois, pendant son voyage en Orient, M. de Lamartine se ravise et se prend à faire un cours de politique orientale, dans l'intérêt de l'Europe.

---

(1) Ces vers sont extraits du poème de *Gethsémani ou la Mort de Julia*, publié dans le *Voyage en Orient*, avec cette note de l'éditeur : Nous plaçons ici, avant que l'auteur quitte Jérusalem et » les grottes de Gethsémani, des vers qu'il écrivit quatorze mois » après la perte de son unique enfant, vers dont la scène et les » images se rapportent aux lieux qu'il vient de visiter. Ces vers, » qu'il a bien voulu nous permettre d'insérer dans ce volume, » n'ont jamais été publiés, ni même lus par lui à aucun de ses » amis les plus intimes.

« On le comprendra en les lisant. »

Après avoir recueilli, dans une espèce d'album catholique, les traditions, les souvenirs, les croyances, toutes les merveilles religieuses qui poussent comme des fleurs autour du berceau du christianisme ; après avoir prié comme un pèlerin, médité comme un père de l'église, réfléchi comme un philosophe, observé comme un naïf voyageur, et surtout après avoir chanté comme un poète, M. de Lamartine pense comme un homme d'État : près de revoir la France, il écrit un *résumé politique*, un manifeste ; il veut jeter à l'Europe *une vérité, à l'usage du jour* ; il sonne le tocsin de la révolution française, afin que *l'expansion révolutionnaire s'en aille remplir le grand vide de l'Orient, avec le trop plein des populations et des facultés Européennes ;* au bruit d'un vaste empire qui s'écroule, il se met à donner à la politique les sentimens, les projets et l'avenir les plus admirables.

Dans le *résumé* de son voyage, l'illustre poète semble n'avoir visité l'Orient que pour préparer

à grand frais d'imagination la conquête d'un nouveau monde ; il ne demande que le droit de conduire quelques milliers de soldats et le pouvoir d'édifier quelques villes-modèles, pour s'emparer de l'Asie et pour la convertir tout entière à la civilisation du christianisme.

Quand il a bien écouté le bruit harmonieux des psaumes du Roi-Prophète, les cantiques du temple de Salomon, les plaintes des Machabées, les gémissemens de l'ancien monde et les tressaillemens du monde nouveau, M. de Lamartine commence à réclamer, d'une voix *sociale*, la reconstruction du genre humain : il prêche la politique religieuse du dix-neuvième siècle ; il souffle, dans les traités, dans les règlemens et dans les codes, la charité de l'Evangile ; il rêve, les yeux tournés vers le ciel, et il songe à *législater* la religion chrétienne !

M. de Lamartine revint en France à la fin de l'année 1833. Il s'était baigné dans l'océan poétique des rêves de son enfance et de sa première

jeunesse ; il avait dérobé à l'Orient des impressions et des images divines ; il avait donné à son imagination tous les spectacles dont elle était amoureuse : la mer, les montagnes, les déserts, les ruines, les sépulcres, les monumens, le berceau du christianisme et le tombeau d'un Dieu ; *fils du soleil* (1), il avait visité son père, comme pour lui demander ses rayons les plus éclatans et les plus poétiques ; enfin, M. de Lamartine revenait en France, pour n'y être encore qu'un grand poète..... Et à son retour, il se trouva précisément que le poète était devenu député.

(1) Mon corps, comme mon âme, est fils du soleil. — Voyage en Orient.

VIII

Elu par un collége électoral du département du Nord, en 1833, le nouveau député parut pour la première fois à la tribune de la Chambre, le 4 janvier 1834, dans la discussion de *l'adresse :* son discours fut trop poétique pour un orateur, et trop prosaïque pour un poète ; M. de Lamartine ne se montra digne ni de la politique, ni de la poésie : il fut à peine écouté.

Le 8 janvier, M. de Lamartine discuta la question d'Orient ; il proposa *un congrès général et collectif, comme base d'un système européen :* la Chambre voulut bien l'écouter, avec une politesse qui n'était encore que de la surprise.

Le 3 février, à propos d'une question d'effectif

militaire dans l'ouest, M. de Lamartine parla de la légitimité qui n'était plus à craindre mais à plaindre, de la Vendée qui avait donné des pages brillantes à l'histoire du patriotisme et des défenseurs à la liberté : Il se fit écouter au milieu d'une certaine agitation.

La session de 1834 est peut-être, pour M. de Lamartine, un échec oratoire; mais le poète ne tardera point à s'emparer, dans le parlement, de toutes les grandes questions de l'intelligence, de tous les grands intérêts de la conscience publique : il dominera plus d'une fois son auditoire; il s'élèvera, il planera dans le ciel de la poésie, en criant à la politique : *Viens à moi!* la politique lui répondra sans doute : *Je n'ai pas tes aîles!*... Mais, elle suivra le poète, des yeux, de l'oreille et du cœur, en l'aimant et en l'admirant.

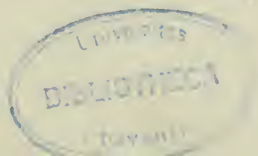
L'auteur de cette biographie se souvient d'avoir publié dans un journal de Paris, il y a bientôt deux ans, une étude intitulée : le DÉPUTÉ DE LA POÉSIE.

Nous allons nous emprunter à nous-même quelques fragmens de ce travail littéraire qui caractérisait à cette époque, dans l'indépendance de notre pensée, le rôle brillant, l'influence morale et l'opposition poétique de M. de Lamartine.

1846.

Il y a, selon nous, au premier plan de la Chambre des Députés, trois sortes de politiques, également remarquables par le prestige de la forme oratoire : la politique du pouvoir, qui se passionne avec M. Guizot ; la politique de l'esprit, qui s'ingénie avec M. Thiers ; la politique de la poésie, qui chante avec M. de Lamartine.

Oui, voilà bien le poète, dans une chambre représentative, celui-là même qui dirige tous les actes, qui dicte tous les discours, qui exprime toutes les opinions de M. de Lamartine !... C'est un long et admirable poème que la vie constitutionnelle du député de la poésie ; rien dans les réalités communes d'ici-bas ne saurait lui en-



lever ces idées sublimes, ces beaux accès de fièvre qui, du septième ciel, vous précipitent sur la terre le moins poétiquement du monde. Il vit par l'imagination, dans un univers féerique, animé par la baguette de ces enchanteurs que l'on nomme des poètes ; il emprunte à cette seconde existence, à cette existence du cœur, la sensibilité, l'exaltation, l'enthousiasme pour tout ce qui est grand, superbe, glorieux.

Nous avons lu, dans un journal, que la politique de M. de Lamartine n'était qu'un beau nuage; s'il en est ainsi, nous répondrons à ce journal : lorsque le soleil passe à travers le nuage poétique, il en tombe des phrases, des rimes et des fleurs.... Le poète chante ! Lorsque le nuage vient à se fondre, il en tombe une vapeur légère, fine, tiède... le poète pleure ! mais si un courant électrique brise ce beau nuage, il en tombe des éclairs et des tempêtes : le poète menace en chantant, il tonne, il éclate, il foudroie... du haut de la tribune.

Les comparaisons de toutes les sortes ne manquent pas, quant il s'agit d'apprécier le caractère public du député de la poésie.

Rien ne ressemble plus que M. de Lamartine à une sensitive, la plus expressive et la plus sentimentale de toutes les fleurs : le député de la poésie exprime à merveille, dans le balancement de ses opinions et de ses paroles, les influences qui l'effleurent, qui le touchent, qui le réchauffent, qui le caressent; pourvu que la poésie souffle sur lui, dans l'étude ou le débat d'un intérêt, d'une question, d'un principe, il acquiert le don merveilleux de trahir ses idées et ses sentimens. Alors il se balance à plaisir sur la tige de sa phrase; il se courbe, il se relève, il se dessine, il ondule de mille façons adorables, et il devient une sensitive parfaite, une sensitive modèle.

Placez devant M. de Lamartine, bien près de lui, l'image de la vieille royauté de ses pères : la sensitive s'incline doucement, respectueuse-

ment, avec une lenteur solennelle, avec un air de majesté ; elle se replie, elle se recueille, elle essaie de se dérober, de se cacher, elle pleure peut-être....

Placez devant M. de Lamartine, bien près de lui, l'influence du principe constitutionnel : la sensitive s'efforce de se raffermir ; elle sourit peut-être, de dédain ou de pitié, et l'on dirait qu'elle essuie ses larmes avec les feuilles d'une fleur.

Placez devant M. de Lamartine, bien près de lui, l'influence de la souveraineté populaire : la sensitive s'éploie au soleil, comme ferait un oiseau ; elle se dresse, elle s'agite victorieusement, elle donne de la mélodie au murmure de son agitation, et l'on croirait qu'elle veut quitter la terre d'un jardin pour s'élancer, avec le vent, jusqu'à la région des orages.

Il y a peut-être aussi, dans l'existence politique du député de la poésie, quelque chose qui rappelle la fameuse statue de Memnon, statue

silencieuse, muette, dans l'ombre, c'est-à-dire quand elle est seule ; animée, vivante, harmonieuse, quand elle est visitée, réchauffée, inspirée par le soleil !

La voix éloquente du député de la poésie est le meilleur et le plus bel instrument de l'orchestre parlementaire. Quand M. de Lamartine n'exécute pas les harmonies qu'il compose, ou qu'il emprunte pour les embellir, c'est la brise, c'est le vent, c'est la tempête, qui lui apportent des notes admirables... et nous entendons une harpe éolienne suspendue à la tribune.

Même quand il s'isole le plus et le mieux pour se dérober aux influences, M. de Lamartine obéit à des inspirations qu'il s'approprie par la grâce de la poésie. Le moindre bruit, le moindre éclat, un écho, un brin de lumière suffisent pour inspirer à ce cœur facile, à cette imagination curieuse, à cet esprit toujours ardent, un désir, un besoin, un amour, un dévouement, une passion.

Si au lieu d'être un diplomate à Florence ou à Naples, pendant la Restauration, M. de Lamartine avait été un homme politique à Paris, il serait devenu tôt ou tard l'instrument le plus harmonieux et plus populaire de la *Comédie de Quinze ans;* il aurait multiplié les variations poétiques sur le thème favori du *Réveil du peuple;* il aurait ébranlé un gouvernement, avec du bruit, de la lumière et des images.

Certes, si M. de Lamartine avait figuré sur les bancs de la chambre des députés pendant la Restauration, le vent des orages politiques aurait arraché chaque jour à la harpe éolienne des plaintes, des soupirs, des gémissemens et des menaces; l'éloquence harmonieuse de la poésie aurait accompagné, tour à tour, en les faisant valoir sur toutes les gammes, la déclamation passionnée de Manuel, les chants spirituels de Benjamin-Constant, les airs de bravoure du général Foy, les récitatifs de Casimir-Périer, et l'impitoyable finale des *Deux cent vingt-un.*

Quel est le véritable rôle de M. de Lamartine, depuis 1834, au milieu de ce champ de bataille *constitutionnel*, où les intérêts, les principes et les hommes se disputent un peuple au profit du passé, du présent, de l'avenir, — pour la légitimité, pour la conservation, pour la démocratie? — M. de Lamartine joue un rôle parlementaire qui ne manque ni d'originalité, ni de grandeur, ni de dévoûment, ni de génie ; il représente, à la chambre, non pas précisément l'esprit public, mais le cœur public, si l'on peut s'exprimer ainsi : il élève, il agrandit, il poétise les impressions générales, les sentimens d'une opinion qui ne sait que sentir ; il ne daigne prendre garde ni aux choses difficiles, ni aux choses impossibles ; il reflète, dans son éblouissante parole, une sorte de mirage où disparaît ce vaste désert de prose que l'on appelle le Parlement.

Comme il s'efforce de traduire, de réaliser la politique de l'imagination, de la poésie, M. de Lamartine maltraite volontiers, dans ses poèmes

oratoires, la question pratique, la question réelle, la question d'état, qui s'agite dans la chambre et dans la société : si l'esprit des affaires lui oppose un besoin, un fait, une nécessité, il ne cherche à le combattre que par le sentiment, et il argumente le cœur sur les lèvres. Il veut être un orateur politique, en donnant à son éloquence beaucoup de bruit et beaucoup de lumière ; il veut devenir un homme d'état, en donnant à ses opinions beaucoup d'enthousiasme et beaucoup d'humanité.

Si l'on se préoccupe des moyens publics qui doivent présider à la création des chemins de fer en France, M. de Lamartine s'impatiente de tous les délais officiels qui servent à choisir les terrains d'un parcours, à dessiner des lignes, à édifier des travaux gigantesques, à combler des vallons, à percer des montagnes, à escamoter des rivières : le député de la poésie se met en route avec la science, avec l'industrie, avec le commerce, avec la civilisation, avec la liberté ; il traverse la

France, il traverse l'Europe, il traverse le monde sur son cheval de vapeur, et il ne manque pas de nous dire, à son retour qui touche presque à son départ : On ne voyage plus.... on arrive!

Si l'on s'inquiète de l'infériorité relative de la France maritime à côté de la France continentale, M. de Lamartine ne demande pas le dernier mot de la question à l'étude des chiffres, à la constitution des flottes, à l'état du matériel ou à l'importance du personnel de la marine : le député de la poésie s'empare d'un sentiment public, d'une réaction nationale ; nous l'avons vu tout à l'heure traverser les continens sur son cheval de vapeur : le voilà maintenant sur son cheval poétique! Il commande à la Méditerranée, qui ne veut pas encore devenir un lac français ; il châtie l'Océan, qui semble préférer l'Angleterre à la France ; il promène son pavillon azuré, qui est la brillante écharpe de sa Muse, sur toutes les mers, sur tous les archipels sur tous les grands fleuves ; il soulève des tempêtes

dans le verre d'eau de la tribune, — et quand il rentre au port, il crie au peuple, avec son porte-voix poétique : Voici ta flotte!

Si l'on débat l'utilité et la moralité de l'impôt du sel, M. de Lamartine ne répond ni au budget qui le provoque, ni au fisc qui le menace; que lui importent les finances et les percepteurs?... A ses yeux, le sel n'est pas seulement une chose, un engrais, un aliment, une denrée : pour le député de la poésie, le sel est une idée! Avec un grain de sel, M. de Lamartine renverse les ministres et détrône les princes; avec un grain de sel, il abolit la pauvreté, — et c'est charmant de voir comme le député de la poésie console le peuple, en jetant un peu de sel dans la poule-au-pot de Henri IV!

S'il est question de la conquête et de la colonisation de l'Afrique française, le député de la poésie ressuscite Salluste, pour mieux poétiser Jugurtha.

S'il est question de la propriété littéraire, le

député de la poésie confisque le temps et l'espace, au profit d'un patrimoine de la pensée.

S'il est question de la suppression des *tours*, le député de la poésie emprunte à l'histoire religieuse du dix-septième siècle le rôle d'*intendant de la Providence;* il combat des opinions économiques et des mesures municipales, avec le tableau de toutes les douleurs maternelles, et il arrive qu'il peut se trouver quelquefois une mère dans un poète.

S'il est question d'améliorer la navigation de la Seine, M. de Lamartine s'emporte contre les tâtonnemens de la science; il s'indigne contre l'homme, qui n'ose point oser avec la nature.... Et le député de la poésie se prend à faire, sur le marbre de la tribune, de la mécanique poétique en collaboration avec Dieu même (1) !

M. de Lamartine est le seul orateur qui fasse intervenir le ciel dans le débat des intérêts de la

(1) *Voir les discours prononcés par M. de Lamartine à la chambre des députés.*

terre. Les esprits forts de la Chambre parlent quelquefois de la Providence; le député de la poésie a le courage de ses opinions chrétiennes : il parle de Dieu.

Un homme d'État, un homme trop *positif,* que l'on pourrait surnommer le député de la prose, nous disait un jour qu'il y avait du saint Vincent de Paule dans le député de la poésie. M. de Lamartine, en effet, recueille çà et là, avec une charité infatigable, tous les pauvres *enfans* du cœur public; et lorsqu'il les a réchauffés, ressuscités, caressés dans son ardente imagination, il les habille avec les plus magnifiques vêtemens de sa muse, il les présente dans la famille politique, il les adopte publiquement, solennellement, et il les baptise à grands flots d'harmonie.

Rien n'échappe au député de la poésie dans les mystères du monde : il entend tout ce qui murmure, tout ce qui soupire, tout ce qui se plaint, tout ce qui pleure, — et ces bruits mys-

térieux prêtent des échos à son éloquence.

Si la lumière d'un jour printanier illumine l'enceinte de la chambre, au moment où M. de Lamartine prend la parole, le député de la poésie assiste du haut de la tribune au travail merveilleux de ce divin poète, de ce magicien infaillible que l'on appelle le soleil : il épie, il contemple, il admire, sans prendre garde à son auditoire, tout ce qui naît, tout ce qui brille, tout ce qui embaume, tout ce qui verdoie, tout ce qui vole, tout ce qui chante, avec le retour du printemps, — et il célèbre les magnificences d'un pareil spectacle, à propos d'un projet de loi, à propos d'un vil morceau de prose sur les irrigations ou sur les chemins vicinaux.

Presque toujours, quand il s'agit de faire de la politique à la tribune, M. de Lamartine se laisse tomber dans le monde réel, sur les aîles de l'imagination, et le député de la poésie commence le *butin* de sa parole : il emprunte des cris, des plaintes, des regrets, des espérances, des co-

lères, à tous les besoins généreux, à toutes les nobles infortunes, à toutes les misères éclatantes, à toutes les grandeurs méconnues, à toutes les douleurs poétiques; il voyage dans la vallée des larmes, pour le compte de la politique, et il prépare ainsi, avec le secours de tous ceux qui souffrent, le sentiment, la force et la passion de son admirable langage.

O poésie! ne vous lassez pas de vous mêler, par la route de l'imagination, aux tristes réalités de la vie publique; essayez encore de gouverner le dix-neuvième siècle, avec des fleurs, des harmonies et des images! ô poésie! chantez toujours sur notre pauvre monde, et tâchez de séduire, au bruit harmonieux de vos chants, l'impitoyable raison qui dirige les hommes!

Chantez, chantez à la tribune, ô poète de la politique!... La poésie dans le parlement, c'est une voix dans le désert peut-être...... Mais c'est la voix du peuple, c'est la voix du Dieu!

IX.

Nous écrivions les fragments que l'on vient de lire, au mois de juin 1846 ; depuis ce temps, M. de Lamartine a continué de suivre, avec la poésie, le chemin de la liberté, et nous le verrons bientôt arriver d'étape en étape, de progrès en progrès, de poème en poème, à la révolution, à la souveraineté du peuple, à la république.

La personnalité politique de M. de Lamartine, dans le parlement constitutionnel, était déjà un parti, *le parti social ;* son isolement même lui don-

nait, avec les apparences de la grandeur, une sorte de domination et de puissance : il ne commandait pas encore, mais il dominait déjà.

Le *parti social* ne *pensait* pas tout à fait à une transformation générale de la société ; mais il *rêvait* à une rénovation complète dans les idées, dans les mœurs et dans les lois. Il entrevoyait la législation de la fraternité humaine, l'application du christianisme à la politique.

« Vous prétendez que tout meurt, qu'il n'y a plus ni foi, ni croyance ?.. disait M. de Lamartine ; il y a une foi ! cette foi, c'est la raison générale : la parole est son organe, la presse est son apôtre. Elle veut refaire à son image les religions, les civilisations, les sociétés et les législations. Elle veut en religion : Dieu un et parfait pour dogme, la morale éternelle pour symbole, l'adoration et la charité pour culte. Elle veut, en législation : l'homme égal à l'homme, l'homme frère de l'homme, le *christianisme législaté.* »

Les hommes d'affaires, les hommes d'État,

les hommes pratiques, passaient devant l'opposition *sociale* de M. de Lamartine, avec un grand dédain pour les idées qu'elle exprimait et pour les faits qu'elle avait la prétention de produire : à leurs yeux, le chef du parti social était un pauvre idéologue, admirablement servi par les artifices oratoires d'un poète. Les députés de la prose ne daignaient voir dans l'éloquence de M. de Lamartine que la politique de *la forme.*

C'était là une politique bien misérable, en effet! c'est si peu de chose que la forme, quand elle est poétique, belle, grande, vraie, généreuse! Une épée n'est qu'une forme brillante que l'on fait avec de l'acier : parce qu'elle brille, est-ce qu'elle ne tue pas?

On aurait pu répondre aux dédaigneux adversaires de M. de Lamartine, sans trop de péril pour la vérité :

Qu'est-ce donc qui gouverne le monde? la forme.

Qu'est-ce qui fait les religions? des mots, des dogmes, des images, la forme.

Qu'est-ce que le paradis de Mahomet? une forme promise à la dévotion des sens.

Qu'est-ce que le ciel et l'enfer des chrétiens? une forme pour le bien et une forme pour le mal.

Qu'est-ce que le diamant? la forme d'un certain caillou.

Qu'est-ce que la vertu? la forme de la conscience.

Qu'est-ce que l'amour? la forme de la création.

Qu'est-ce que le coloris dans un tableau? c'est la forme de la couleur.

Qu'est-ce que la musique, cet art, cette science qui donne des passions à l'oreille? c'est la littérature des sons, c'est la forme du bruit.

Qu'est-ce que la lumière? c'est la poésie du feu, c'est la forme de la chaleur.

Qu'est-ce que l'esprit? c'est le bonheur du mot ou de l'idée, c'est la forme du langage ou de l'intelligence.

Qu'est-ce que la justice? c'est la forme de la loi.

Qu'est-ce que la loi? c'est la forme de la force.

Qu'est-ce que le premier mouvement, qui est toujours le bon? c'est la forme du cœur. — Le second mouvement, presque toujours mauvais, est une phrase sans style.

Qu'est-ce qu'un drapeau, qu'il faut défendre au péril de la vie, qu'il est beau de garder au milieu de la bataille, qu'il est honteux de perdre dans la défaite ou dans la victoire? un morceau d'étoffe, une enseigne, une couleur... la forme.

Qu'est-ce que la patrie? un souvenir, une impression, une figure, une chanson, un arbre, un berceau, une tombe... la forme.

Qu'est-ce qui donne l'immortalité à un livre? la forme.

Que signifie la beauté et que nous montre-t-elle? des lignes, des traits, des contours, la forme.

Qu'est-ce qui pousse les soldats de l'Empire à se faire tuer pour un homme? une proclamation, un bulletin, un chapeau de l'empereur, un rayon de soleil, une croix... la forme.

Qu'est-ce qui a décidé peut-être de l'avénement de la dynastie d'Orléans, en 1830? la forme, un artifice de langage, une phrase : *Voici une royauté entourée d'institutions républicaines*!

Quand nous en serons à la révolution de février, qu'est-ce qui protégera la nouvelle république, sur la place de l'Hôtel-de-Ville, dans le débat du drapeau tricolore et du drapeau rouge? un discours de M. de Lamartine, la forme.

Qu'est-ce qui propagera tôt ou tard, par le monde entier, la démocratie du travail, du droit, du dévouement, de la fraternité? L'esprit, la poésie, l'éloquence, la lumière, l'enthousiasme, l'harmonie, la forme!

M. de Vigny pensait à la puissance de la forme littéraire, de la forme poétique, lorsqu'il disait, dans son discours de réception à l'Aca-

démie Française, en parlant de certains esprits que les pouvoirs publics ont trop souvent dédaignés : « Si ces artilleurs redoutables se jouent avec la poudre, et se plaisent à la lancer au ciel en gerbes brillantes, cet éclat est d'abord celui de l'art, et ils n'en tirent peut-être que la lumière ; mais ne les provoquez pas... car ils savent pointer, et ils n'ont, pour vous renverser, qu'une seule chose à ajouter à leurs pièces : c'est le boulet. »

Eh bien ! dans l'opinion des adversaires de M. de Lamartine, et peut-être dans la secrète pensée de ses amis, c'était précisément le boulet qui manquait à l'artillèrie du poète : à leurs yeux, l'artilleur pointait à merveille ; mais quand il s'agissait de charger ses pièces, il ne pouvait fournir que la poudre, et l'artilleur n'était plus qu'un magnifique artificier. Le moment n'était pas loin où M. de Lamartine allait emprunter à la démocratie un boulet pour son artillerie poétique.

[illegible]

[illegible]

X.

Comme s'il eût deviné, sans vouloir s'en rendre compte, que la poésie avait déjà fait toute sa force, et devait un jour faire toute sa puissance, M. de Lamartine ne songea point à sacrifier la littérature à la politique, le poète du livre au poète de la tribune. M. de Lamartine, malgré les études, les fatigues et les devoirs de sa magistrature parlementaire, laissa tomber successivement, à travers ses poèmes oratoires, *Jocelyn, La Chute d'un Ange* et *les Recueillemens Poétiques*.

Goëthe, le grand écrivain allemand, n'aurait rien compris à cette merveilleuse abondance, à cette double inspiration du génie de M. de La-

martine. Goëthe disait un jour, en parlant du poète Uhland que l'on venait d'élire membre de la chambre de Wurtemberg : « Qu'il y prenne garde!… cette existence d'agitations et de tiraillemens journaliers ne vaut rien pour la nature d'un poète… c'en est fait de son chant, et c'est dommage! La Souabe a bien assez d'hommes profondément instruits, distingués, éloquens, pour en faire des membres de la chambre; mais elle n'a qu'un poète comme Uhland! »

Le patriarche de la poésie allemande n'aurait-il pas été bien surpris, s'il avait entendu M. de Lamartine improviser, dans l'intervalle de deux séances du Parlement, les plus beaux vers de *Jocelyn*, des *Recueillemens* et de la *Chute d'un Ange*?

M. de Lamartine, bien mieux que nous ne saurions le faire, semble avoir répondu lui-même aux craintes délicates, aux scrupules poétiques de Goëthe : « dans ces jours de crise sociale, tout homme qui vit pleinement a deux tri-

buts à payer, un à son temps, un à la postérité : au temps les efforts du citoyen, à l'avenir les idées du philosophe ou les chants du poète. On prétend que ces deux emplois de la pensée sont incompatibles : les anciens, nos maîtres et nos modèles, ne pensaient pas ainsi ; ils ne divisaient pas l'homme : ils le complétaient. Chez eux, l'homme était d'autant plus apte à un exercice spécial de la pensée, qu'il était plus exercé à tous. Philosophes, politiques, poètes, citoyens, tous vivaient du même aliment ; et de cette nourriture plus substantielle et plus forte se formaient ces grands génies et ces grands caractères, qui touchaient d'une main à l'idée, de l'autre à l'action. » (1)

Encore une fois, Goethe aurait été bien surpris, s'il avait vu M. de Lamartine s'efforçant chaque jour de compléter l'homme par le philosophe, le citoyen par le poète, — im-

---

(1) *La Chûte d'un Ange.* Avertissement.

provisant dans l'intervalle de deux séances d'une assemblée politique les plus beaux vers de *Jocelyn* des ***Recueillemens*** et de la ***Chute d'un Ange***, — planant avec la poésie dans les régions les plus spirituelles, les plus ascétiques de la pensée, sans se dérober un seul instant aux choses et aux événemens d'ici-bas, — déroulant avec Dieu les destinées perfectibles de l'âme humaine, sans se soustraire au labeur quotidien de l'homme pour la rénovation de la société.

L'analyse minutieuse des œuvres de M. de Lamartine formerait un ouvrage tout entier, qu'il nous serait impossible d'introduire dans le cadre général de cette étude biographique ; mais rien ne nous empêche, dans les limites de ce livre, et par une préférence littéraire de notre esprit, de caractériser la nouvelle préoccupation du poète dans le *Journal* de *Jocelyn*.

Bien avant la publication de ce poème, M. de Lamartine avait entrevu la poétique figure du

Curé de campagne (1); en 1831, il rêvait à à ce prêtre inconnu, oublié, caché, plus courageux, plus utile, plus chrétien que son évêque : un humble serviteur de Dieu et de l'homme, qui n'a point de famille, mais qui trouve une famille dans chaque foyer de sa paroisse; qui assiste à votre naissance et à votre mort, toujours en priant le ciel pour votre vie ou pour votre salut; un homme qui n'a pas le droit d'aimer, parce que son amour de Dieu doit embrasser tous les amours de ce monde; qui n'a pas le droit d'être père, parce que tous les fidèles doivent devenir ses enfans; qui n'a pas le droit de pleurer, parce qu'il lui faut essuyer toutes les larmes; qui n'a pas le droit de souffrir ou de paraître souffrir, parce qu'il devient, par état, le consolateur de toutes les souffrances; un chrétien qui est bien pauvre, et qui ne peut recevoir les aumônes du riche que pour les distribuer autour

(1) Des devoirs civils du Curé. 1831. — *Journal des Connaissances Utiles.*

de lui ; un missionnaire du Christ, qui remplit une mission divine, sans pouvoir s'enorgueillir de la grandeur de son ministère ; un moraliste, qui a pour aïeux les apôtres, et qui n'est fier que de son obscurité, de son humilité ; enfin, un administrateur spirituel du catholicisme, le premier des hommes dans son église, au pied de l'autel, à la porte de l'indigent, au chevet d'un malade, partout où l'on prie, où l'on croit, où l'on souffre, où l'on meurt en chrétien.

Dans *Jocelyn*, M. de Lamartine n'est pas seulement préoccupé de tout ce qu'il pourra mettre de tristesse dans une élégie, de hardiesse dans une ode, de religion dans un hymne , de désespoir ou d'enthousiasme dans une méditation poétique. Sans doute, il essaye encore de toucher à toutes les douleurs et à toutes les espérances de l'humanité ; sans doute, il essaye encore de nous montrer la grandeur et la petitesse de l'homme devant Dieu ; mais il veut que *l'homme* devienne *un homme* : il veut lui donner une patrie, une fa-

mille, un foyer et un état ; il veut choisir un coin de terre que bien des yeux puissent reconnaître, dessiner des vêtemens que tout le monde ait vus ou portés, déterminer une époque qui appartienne à l'ordre des faits accomplis, résumer les sentimens religieux dans la dévotion intelligente d'un chrétien, personnifier un grand devoir et une grande passion dans le cœur d'un prêtre ; il veut que Jocelyn, un pauvre curé de campagne, soit le héros d'une épopée domestique ; il veut que le drame et l'histoire viennent au secours de la poésie.

L'histoire permettra au poète de prêter à Jocelyn une foi religieuse qui flotte entre l'inflexibilité du catholicisme et la tolérance de la philophie, entre le passé de l'Église et l'avenir du christianisme, dans un présent qui provoque déjà l'examen, le doute, l'incrédulité ; elle lui permettra de faire retentir, dans un séminaire, l'écho terrible de toutes les clameurs que les hommes poussent dans le monde,

sur les ruines de la royauté ; elle lui permettra de nous donner le spectacle du sacrifice chrétien, sur les débris de l'Église, dans une prison où l'on a jeté pêle-mêle les croyances, les principes et les hommes, entre le geolier et le bourreau, aux pieds d'un vieillard, d'un prêtre, qui attend pour mourir la divine provision de son voyage suprême, le corps et le sang de son Dieu : c'est peut-être à l'intervention de l'histoire dans la composition de *Jocelyn* que nous devrons un des épisodes les plus touchans, les plus simples, les plus purs de ce poème.

Le drame, à son tour, inspirera à M. de Lamartine toutes les impressions de la vie réelle, toutes les joies, toutes les surprises, toutes les douleurs, toutes les secousses, toutes les épreuves de la passion humaine; le drame donnera le mouvement, la vie, à tous les personnages de cette épopée : le drame viendra au secours du poète, dans la jolie fête de Valneige, à la première rencontre de Jocelyn et de Laurence ; — dans un

cachot révolutionnaire, à la dernière entrevue de Jocelyn et de l'évêque mourant ; — dans le presbytère, où Jocelyn arrache de sa poitrine, de la poitrine du prêtre, le cœur de l'homme et de l'amant ; — et surtout, le drame dictera au poète une admirable scène, lorsque Laurence, infidèle et perdue, se confesse et se meurt ; lorsque Jocelyn se prend à crier sans que l'on entende un seul de ses cris, à pleurer sans que l'on voie une seule de ses larmes, à maudire peut-être une femme sans paraître avoir cessé de l'aimer.

Nous avons lu, dans un *Portrait littéraire* de M. de Lamartine, que *Jocelyn* était un beau poème *sans style;* par bonheur pour le poète, et peut-être aussi pour le critique, M. Gustave Planche a pris le soin de donner d'avance un correctif à son propre jugement, dans les brillantes pages que nous allons reproduire :

« Les épisodes dont se compose le *Journal d'un Curé de campagne* prennent dans la bouche de

Jocelyn, une grâce et une onction singulières. La fête du village, où son âme s'éveille pour la première fois à l'amour, est un vrai tableau de maître. L'hymne à Dieu sur les glaciers des Alpes est, à coup sûr, une des plus magnifiques prières qui se puissent rencontrer. Le poète convoque toutes les voix de la nature pour célébrer plus dignement la suprême volonté qui lui a permis de vivre. Il comprend que sa reconnaissance, face à face avec le bienfait qu'il a reçu, n'a que des clameurs muettes pour remercier la source et la cause de toute joie. Après avoir préludé pieusement et comme essayé sa force sur quelques notes tremblantes, il s'enhardit tout à coup, et rayonne dans tous les sens comme une symphonie impérieuse et gigantesque. Il associe à son hymne, agenouillé, toutes les splendeurs de la création. Il interpelle et prend à témoin de sa gratitude les rochers courbés en voûtes menaçantes, les cristaux glacés suspendus au flanc des montagnes, la neige étendue sous ses

pieds en tapis éblouissans, les rayons qui décrivent dans le ciel l'arc aux sept couleurs ; de cime en cime il monte jusqu'à Dieu pour lui ravir le secret d'une prière reconnaissante.

» L'homme disparaît enfin. Tout entier à ses nouveaux devoirs, le curé de Valneige ne vit plus qu'en Dieu et pour la seule gloire de l'Évangile. Il instruit les enfans à l'ombre des noyers centenaires, et leur explique en paraboles transparentes les merveilles de la création, les devoirs humains et les promesses de Dieu. Il leur montre du doigt, dans l'azur des cieux étoilés, la trace lumineuse de la volonté divine ; compare les mondes lancés dans l'espace au caillou placé dans la fronde ; il interroge ses disciples sur la force du bras divin ; il rapproche du mouvement des navires le mouvement des étoiles; il leur dit que les cieux ont, comme la mer, leurs matelots et leurs pilotes ; et quand il les a bien instruits de l'immensité de Dieu, il les rassure et leur promet le regard vigilant de la Providence ; en

leur racontant le dialogue de l'aigle et du soleil, il leur prouve que la montagne et la vallée, l'homme et la fourmi ont aux yeux de Dieu la même importance et la même valeur. Cette parabole est admirable.

» Dans la peinture des objets extérieurs, *Jocelyn* est un véritable progrès. M. de Lamartine, en peignant les Alpes du Dauphiné, avait devant lui un écueil terrible : la monotonie de la grandeur. Or, nous ne pourrions, sans injustice, contester le bonheur singulier avec lequel M. de Lamartine s'est acquitté de sa tâche. Il a trouvé, pour la peinture des Alpes, des couleurs vraies, éclatantes sans exagération.

» L'épisode des *Laboureurs* compte parmi les témoignages les plus précieux de la faculté pittoresque. L'animation et la simplicité se révèlent dans tous les traits de ce magnifique tableau, qui nous semble tracé avec une complaisance égoïste. L'épisode des *Laboureurs* est un morceau digne des *Géorgiques*.

» Le presbytère de Valneige demandait d'autres couleurs, des nuances plus délicates, distribuées avec plus d'avarice ; M. de Lamartine n'a pas failli à cette partie de sa tâche. Après avoir déployé dans la peinture des Alpes toute la richesse et toute la variété de Claude Lorrain et de Salvator, il a trouvé pour la maison et l'enclos de Jocelyn des tons dignes de Ruysdael et de Teniers ; il a passé sans efforts de la grandeur italienne à la naïveté flamande. La lettre de Jocelyn lutte de précision avec le pinceau le plus patient. »

En relisant le poème de *Jocelyn*, en nous souvenant du *Voyage en Orient* où le poète essaie de relever, à grands frais d'imagination, de piété poétique, d'enthousiasme, les hommes et les choses qui ont dû toucher, effleurer la robe du divin Maître, nous avons failli demander à M. de Lamartine : Vous, qui savez raconter de si beaux poèmes en vers ou en prose, racontez-nous le poème de Jésus-Christ !...

Oui, certes, nous voudrions que le poète de l'*Hymne au Christ* songeât à raconter, non pas aux savans, aux philosophes, aux lecteurs d'élite, mais aux pauvres et aux ignorans surtout, une histoire divine qui s'est accomplie sur la terre.

Nous voudrions qu'il prît la peine glorieuse de réédifier, pierre à pierre, le théâtre terrestre qui a vu les premiers mystères du christianisme.

Nous voudrions que le poète donnât aux personnages de ce drame religieux la réalité de l'histoire, la parole, le mouvement, la vie, dans cette petite vallée qui a contenu l'origine immense de la religion universelle.

Enfin, nous voudrions que M. de Lamartine daignât nous montrer le spectacle prodigieux de la vie du Christ, dans ses détails les plus apparens, les plus dramatiques, les plus humains : il s'agit d'un Dieu, c'est vrai; mais ce Dieu a vécu parmi les hommes.

Le théâtre de l'histoire pour la vie de Jésus-

Christ, — des décorations exactes pour toutes les scènes d'une tragédie divine, — des costumes fidèles pour les acteurs et pour les spectateurs de cette merveilleuse pièce, — l'humanité dans le plus céleste des mystères, — tout ce qu'il y a d'inflexible dans la foi et d'inexorable dans l'orthodoxie, avec la poésie, avec la passion, avec le mouvement, avec le drame, avec le monde, — voilà ce que nous voudrions avoir le droit de demander à M. de Lamartine, au poète de *Jocelyn*.

La *Chute d'un Ange* n'obtint pas assurément le succès de *Jocelyn* : Il ne faut pas qu'il soit difficile de comprendre ou de sentir les beautés d'un poème ; la grandeur épique de l'*Iliade* et la sublimité chrétienne des Évangiles se comprennent ou se sentent fort aisément. Sans doute, M. de Lamartine avait raison, quand il disait, à propos de sa grande épopée fantastisque :— La pierre lourde et froide sert quelquefois de fondation à un édifice plus gracieux et plus dé-

coré ; — mais le public qui avait prié avec tant d'amour et d'admiration dans le temple des *Méditations* ou dans le presbytère de *Jocelyn* ne voulut pas s'agenouiller sur la pierre de la *Chute d'un Ange* : il attendait, pour s'incliner de nouveau devant le génie du poète, deux épisodes qui lui étaient promis, *deux épisodes d'une nature plus contemporaine et plus saisissante.*

Les *Recueillemens* ne réconcilièrent pas tout à fait M. de Lamartine avec l'intelligence de l'admiration publique ; mais tout le monde comprit et admira les vers douloureux que le poète adressait à un autre poète, en le remerciant d'avoir pleuré la mort de sa fille Julia...

Pour ce tribut pieux, de ta paupière humide,
Puisses-tu, jusqu'au soir de tes jours de bonheur,
Ne voir à ton foyer jamais de place vide,
D'abîme creusé dans ton cœur !
Et puisse, à ton chevet, veillant ton agonie,
Une enfant dans son sein recevoir tes adieux ,
Essuyer ta sueur, et comme un doux génie,
Cacher la mort et montrer Dieu !

Les *Recueillemens poétiques* étaient précédés

d'une lettre-préface ; cette lettre, spirituellement hasardée, était une bonne fortune pour tous ceux qui s'intéressent, dans la correspondance publique d'un homme célèbre, à de certains détails intimes, à de certaines coquetteries autobiographiques. M. de Lamartine, dans cette singulière préface, confiait volontiers à ses amis inconnus le secret de ses travaux, de ses distractions et de ses plaisirs ; il s'empressait de les introduire dans son magnifique château de Saint-Point, et il prenait un plaisir extrême à leur faire les honneurs de sa maison, de sa famille, de sa richesse, de son esprit ; il leur montrait, avec une grâce sans pareille, ses beaux levriers, ses chevaux de race, son jardin, son clocher, ses fleurs, sa table de chêne, ses portraits de famille, ses livres, ses plumes et son papier ; il les présentait à ses hôtes, à ses amis, à ses ouvriers, à ses voisins, à des maires, à des curés, à des pauvres, à des solliciteurs ; — tout cela était charmant.

Dans cette lettre adressée à M. Léon Bruys d'Ouilly, M. de Lamartine nous associait à son inspiration poétique de chaque jour, dans une petite chambre de Saint-Point : il se levait avant le jour, il allumait sa lampe, il jetait au feu un sarment de vigne. Il ouvrait sa fenêtre, il regardait le ciel, et il se plaisait à voir les nuages qui jouaient avec les dernières étoiles. Tout dormait encore dans la maison ; aucune distraction, aucune visite, aucune affaire, ne pouvaient surprendre et troubler le poète : il s'asseyait devant une table qui avait appartenu à son père et à son grand père ; il commencait par dessiner quelques images bizarres sur une feuille blanche ; il sentait se presser, au fond de son cœur, les souvenirs, les sentimens, les idées, les tristesses, les prières, les impressions et les larmes ; et puis, *comme il ne savait pas écrire en prose, faute de métier et d'habitude, il écrivait des vers, gouttes de poésie, véritable rosée de ses matinées d'automne.* Tout cela était raconté avec beaucoup de grâce, d'intérêt et d'esprit.

Mais, ce n'est pas tout : dans la préface dont nous parlons, M. de Lamartine prenait la peine bien triste de donner un démenti à la grandeur de cette poésie qui avait fait son autorité, sa puissance et sa gloire. Il s'efforçait de nous faire croire qu'il ne daignait donner à la poésie que le superflu de son temps, de sa pensée et de sa force ; en nous apprenant de quelle *façon matinale* il écrivait ses poèmes, M. de Lamartine voulait nous persuader qu'il les appréciait à *bien peu de valeur ;* il disait enfin, avec une cruelle indifférence pour la poésie, et peut-être avec un cruel dédain pour les admirateurs du poète :

« Quand l'année politique à fini ; quand la chambre, les conseils généraux de département, les conseils municipaux de village, les élections, les moissons, les vendanges, les semailles, me laissent deux mois, seul et libre, dans cette chère masure de Saint-Point que vous connaissez, et où vous avez osé coucher quelquefois sous une tour qui tremble aux coups de vent

d'ouest, ma vie de poète recommence pour quelques jours ; vous savez mieux que personne *qu'elle n'a jamais été qu'un douzième tout au plus de ma vie réelle. Le public croit que j'ai passé trente années de ma vie à aligner des rimes et à contempler les étoiles ; je n'y ai pas employé trente mois,* et la poésie n'a été pour moi que ce qu'est la prière, le plus beau des actes de la pensée, mais le plus court et celui qui dérobe le moins de temps au travail du jour. Que penseriez-vous d'un homme qui chanterait du matin au soir? Je n'ai fait des vers que comme vous chantez en marchant, quand vous êtes seul dans les routes solitaires de vos bois. Cela marque le pas et donne la cadence aux mouvemens du cœur et de la vie ; voilà tout. »

Oui, vraiment ! voilà tout ce que la poésie inspire de reconnaissance à M. de Lamartine, dans un jour où le poète se met en frais d'esprit, de bavardage et d'incrédulité, pour envoyer une fort jolie lettre à un de ses amis et une préface très-piquante à son éditeur.

M. de Lamartine a beau se vanter de n'improviser ses vers que pendant les trois mois d'automne : il est poète toute l'année ; il doit à la poésie toute son action, toute son influence et toute sa gloire.

C'est par la poésie que M. de Lamartine est arrivé à l'éloquence.

C'est par la poésie qu'il est arrivé à la clairvoyance, à la seconde vue, à la divination politique.

C'est par la poésie qu'il est arrivé au dévoûment.

C'est par la poésie qu'il est arrivé à l'humanité.

C'est par la poésie qu'il est arrivé au secret de l'histoire.

X.

Il serait difficile de ne point rappeler, dans une biographie de M. de Lamartine, la réussite éclatante et l'influence politique des *Girondins*.

Eh bien! c'est encore par la poésie, bien plus que par l'étude, qu'il a surpris, qu'il a deviné, dans son histoire des *Girondins*, la véritable grandeur de la révolution française: le livre des *Girondins* est le poème de l'idée et du sentiment révolutionnaires.

C'est la poésie qui a inspiré à l'historien de la *Gironde* des hardiesses d'impartialité, des témérités de justice pour tous les vainqueurs et pour tous les vaincus.

C'est la poésie qui a révélé à M. de Lamar-

tine ce que l'histoire aurait dérobé peut-être à l'attention du plus savant annaliste : les secrets de la pensée, les désintéressemens de l'ambition, la philosophie de la conscience, les capitulations du dévoûment, les sacrifices de l'intelligence et du cœur, les mystères du monde moral.

C'est la poésie qui a dévoilé à M. de Lamartine les grands anniversaires de la liberté, jusque dans les plus tristes anniversaires des funérailles de l'histoire.

C'est la poésie qui a poussé la raison ou l'enthousiasme de M. de Lamartine jusqu'au faîte de la Convention Nationale, jusqu'au pied de la statue vivante de Robespierre, pour y trouver encore la révolution française, pour y saluer, dans la pénombre de la terreur, la personnification inflexible du principe révolutionnaire.

Une espèce de courant électrique, l'enthousiasme, la poésie, emporte M. de Lamartine, poète et historien, d'un bout à l'autre de l'his-

toire de la révolution française. Si M. de Lamartine avait vécu de sa propre vie, dans les dernières années du dix-huitième siècle, le même courant électrique, l'enthousiasme, la poésie, l'aurait emporté, ce nous semble, d'un bout à l'autre de la grande période révolutionnaire, *jusqu'au moment où la République tombe de la tragédie dans l'intrigue, du spiritualisme dans l'ambition, du fanatisme dans la cupidité* (1).

Que l'on permette à notre pensée, à notre caprice, de rejeter assez violemment M. de Lamartine dans le monde orageux de la première révolution française, et forçons le poète de vivre, de parler, d'agir, au milieu des bruits de la tourmente populaire : une pareille étude rétrospective sera peut-être une appréciation assez juste et assez bienveillante du livre et de l'auteur des *Girondins*.

En 89, par exemple, avant la prise de la Bas-

(1) *Les Girondins*.

tille, s'il ne vit d'ordinaire qu'à la ville, loin de Versailles, loin de la cour, dans le cercle intime de certains penseurs qui devinent avec l'aide de la logique, qui entrevoient une révolution prochaine, qui rêvent tout éveillés des péripéties les plus tragiques, des vengeances du peuple et des infortunes de la royauté, M. de Lamartine devient un véritable prophète, un pessimiste admirablement inspiré, qui prêtera de la poésie, de la grandeur, de la magnificence aux pressentimens de Cazotte.

S'il arrive à l'Assemblée Constituante, M. de Lamartine ne voudra voir dans l'œuvre de l'égalité nationale que la métamorphose poétique d'une grande et généreuse nation. Il oubliera la noblesse et la royauté ; il cédera à l'influence de la fièvre, de l'enthousiasme, et il célébrera à la tribune, avec ce splendide langage que vous lui savez, l'abolition des titres et des priviléges. — Pour le poète politique, l'abolition des titres et des priviléges, c'est la chute des feuilles de l'arbre royal.

Si, plus tard, M. de Lamartine s'avise de fréquenter le salon de Mme Rolland, il devient aussitôt l'ami intime de Barbaroux : il chante avec Ducos, il discute avec Vergniaud, il embrasse Fonfrède et Guadet, il joue avec le poignard qui doit tuer Valazé ; enfin, le moment venu, il ordonne à sa muse de voiler la statue de la liberté, et il emprunte à la poésie ses plus belles couronnes pour le dernier banquet des Girondins.

M. de Lamartine nous apparaît au premier rang, dans cette chambre mortuaire où se passe la dernière nuit des Girondins, autour de cette table dont la nappe ou le linceul effleure le sang de Valazé.

Dans cette glorieuse veillée, c'est M. de Lamartine, c'est le poète de la révolution, qui provoque, entre de nobles intelligences, les yeux tournés vers le ciel, une discussion calme, grave, éloquente, sur Dieu, sur la religion, sur l'immortalité de l'âme.

Et lorsque Ducos, Mainvielle, Fonfrède et

Gensonné font jaillir, du fond de leurs verres, l'esprit, la gaîté et le courage, c'est M. de Lamartine qui s'écrie en s'inclinant devant ses admirables compagnons d'infortune : Salut aux Athéniens de la Gironde !

Si on le laisse vivre, en l'oubliant dans un coin de la Conciergerie ; s'il trouve le moyen d'aller s'inspirer encore et s'illuminer au bruit et à la lumière des orages politiques, M. de Lamartine tendra la main au *vieux Cordelier ;* il prêtera à Robespierre un hymne magnifique pour la fête de l'*Être suprême*, et le poète enviera l'audace et la gloire populaire de Danton.

Danton et M. de Lamartine !... Danton est le seul homme qui représente fidèlement, dans son caractère et dans sa vie, le peuple révolutionnaire de quatre-vingt-treize. comme le peuple, Danton met au service des idées nouvelles bien plus d'intelligence que d'instruction, plus d'énergie que de calcul, plus de force que d'esprit, plus de hardiesse dans le

langage que d'éloquence proprement dite, plus de résolution que d'adresse, plus d'audace que de courage, plus de passions que de principes, plus de haine que d'ambition ; comme le peuple, il a des traits énergiques, une voix formidable, une stature athlétique : Danton, c'est la révolution faite homme!

Certes! il y a loin, à la première vue, de ce colosse de la révolution française à cet éloquent poète que nous avons surnommé, un jour, le député de la poésie; dans quel ordre de faits, de sentimens ou d'idées, M. de Lamartine pourrait-il se rencontrer, dans notre histoire rétrospective, avec ce terrible collègue, avec ce redoutable rival de Robespierre?...

M. de Lamartine nous est apparu pourtant, au sein de la Convention nationale, sur le même banc que Danton, dont il n'est séparé que par une couronne de fleurs ou de lauriers. Il a survécu à madame Rolland et aux Girondins dont il ne songe pas encore à écrire

l'histoire ; il a marché dans la révolution, les yeux poétiquement fixés sur une lueur incertaine qu'il appelle l'étoile du peuple. Le sang n'est plus pour le poète que de la couleur ; les cris et les gémissemens, les vociférations et les plaintes, le bruit de la hache qui frappe et le bruit de la tête qui tombe, le roulement du tambour révolutionnaire et le retentissement du canon républicain, tout cela n'est plus qu'une immense harmonie qui enflamme l'oreille, l'esprit, l'imagination du poète... Et voilà M. de Lamartine à côté de Danton !

En ce moment terrible et solennel, M. de Lamartine n'aperçoit que la grandeur et l'étrangeté poétiques du spectacle révolutionnaire. Du haut d'une petite barque à la voile tricolore, qui porte la fortune de la France, il assiste à d'épouvantables tempêtes : la mer est couverte de débris de toutes les sortes, et le rivage va recevoir bien des têtes parmi les épaves ; mais, la tourmente ressemble à une si belle horreur !

l'océan est si furieux! l'homme est à la fois si petit et si grand dans cette immensité! il y a tant de poèmes dans les épisodes de cet incroyable naufrage! Il y a tant d'harmonies dans ce vaste abîme qui s'entrouvre!

Que vouliez-vous que fît M. de Lamartine, un grand poète, sur la barque à demi-brisée de Danton?

Qu'il mourût en chantant!...

Et le poète chante tout ce qu'il voit, tout ce qu'il entend, tout ce qui l'étonne, tout ce qui l'effraie, tout ce qu'il admire; et tandis que Danton ne songe qu'à délester son malheureux navire, en jetant à la mer les hommes et les choses, M. de Lamartine se met à prêter les merveilles de son éloquence à ce spectacle, à cette tempête, à cette tourmente, à cet océan, à cette immensité, à ce naufrage, à cet abîme... et il improvise l'odyssée du peuple révolutionnaire.

Mais, non, M. de Lamartine ne meurt pas

encore, en chantant l'audace du peuple et de Danton ; il ne meurt pas encore, puisque Robespierre vit toujours : Il faut qu'il admire la modestie apparente et le désintéressement réel du dernier héros de la Montagne; quand il aura bien étudié la vie intime, la vie familière du nouveau maître de la France Républicaine, il fera de la figure de Robespierre une figure antique ; il en fera bientôt une statue colossale, et il s'écriera en la dévoilant à tous les yeux : *voilà la Révolution* ! si on lui montre un peu de sang sur les draperies sévères de son chef-d'œuvre, il répondra : laissez passer le temps, le soleil et la pluie sur cette grande image... il n'en restera que ce qu'elle représente : la Révolution !

En plaçant M. de Lamartine dans l'histoire vivante du passé, en lui donnant une nouvelle existence, en prenant la révolution française pour en faire le cadre mobile de la figure contemporaine que nous esquissons en ce moment, n'avons-nous pas apprécié, justement peut-être, le ca-

ractère et le mouvement, l'idée et le sentiment du livre des *Girondins*?

En 1847, dans le débat des intérêts de *quelques-uns* et des intérêts de *tout le monde*, le succès populaire d'un pareil livre devint un événement, une secrète insurrection intellectuelle et morale : l'histoire semblait apporter à la lutte de l'opinion publique des armes oubliées ou méconnues, pour mieux combattre la souveraineté contre-révolutionnaire.

L'on a reproché à M. de Lamartine l'ardeur de tous les partis à se servir de ces armes si brillantes et si dangereuses, que l'historien avait prises dans l'arsenal de la révolution française; on lui a reproché l'empressement des journaux de toutes les couleurs, de toutes les nuances, à montrer à leurs amis, avec un véritable orgueil, les emprunts qu'ils venaient de faire au livre des *Girondins*. Ce reproche était le plus noble éloge que l'on pût adresser à un philosophe et à un poète de l'histoire : il constatait publique-

ment, solennellement, cette hardiesse d'impartialité, cette témérité de justice, dont nous parlions tout à l'heure.

Jetée en 1847 sur le champ de bataille où devaient se rencontrer le privilége et la réforme, l'*Histoire des Girondins* venait offrir une armure à l'opposition révolutionnaire, comme si l'histoire eût pressenti que l'heure de combattre allait sonner à l'horloge de la révolution.

L'éclat et le bruit de cette armure que l'opinion faisait briller et retentir, en l'admirant, pouvaient être un avertissement utile pour la royauté; mais la royauté n'avait que faire d'un pareil avertissement, qui lui rappelait le principe de la vie nouvelle d'une nation, le dogme de la souveraineté populaire, l'avénement des idées, la foi intellectuelle de la France, en un mot, l'immortel esprit de la révolution française.

Le livre de M. de Lamartine, et surtout la prodigieuse réussite de ce livre, répétaient en vain à la royauté constitutionnelle de 1830 : « Si la

royauté, monarchique de nom, démocratique de fait, comprend qu'elle n'est que la souveraineté du peuple, assise au-dessus des orages électifs, et couronnée sur une tête, pour représenter au sommet de la chose publique l'unité et la perpétuité du pouvoir national ; si la royauté moderne, délégation du peuple, si différente de la royauté ancienne, propriété du trône, se considère comme une magistrature décorée d'un titre qui a changé de signification dans la langue des hommes ; si elle se borne à être un régulateur respecté du mécanisme du gouvernement, marquant et modérant les mouvemens de la volonté générale, sans jamais les fausser, sans jamais les altérer ou les corrompre dans leur source, qui est l'opinion ; si elle se contente d'être à ses propres yeux comme ces frontispices des vieux temples démolis, que les anciens replaçaient en évidence dans la construction des temples nouveaux, pour tromper le respect superstitieux de la foule et pour imprimer à l'édifice moderne quelque

chose des traditions de l'ancien, la royauté représentative subsistera un nombre d'années suffisant pour son œuvre de préparation et de transition, et la durée de ses services sera pour nos enfans la mesure exacte de la durée de son existence.

» Si, au contraire, la royauté trompe les espérances que la prudence du pays a placées, en 1830, moins dans sa nature que dans son nom ; si elle s'isole sur son élévation constitutionnelle si elle ne s'incorpore pas entièrement dans l'esprit et dans l'intérêt légitime des masses ; si elle s'entoure d'une aristocratie électorale, au lieu de se faire peuple tout entier ; si, sous prétexte de favoriser le sentiment religieux des populations, le plus haut, le plus saint des sentimens de l'humanité, mais qui n'est beau et saint qu'autant qu'il est libre, elle se ligue avec les réactions sourdes des sacerdoces affidés, pour acheter de leurs mains les respects superstitieux des peuples ; si elle se campe dans une ville for-

tifiée; si elle se défie de la nation organisée en milices civique et la désarme peu à peu comme un vaincu; si elle caresse l'esprit militaire, à la fois si nécessaire et si dangereux à la liberté dans un pays continental et brave comme la France; si, sans attenter ouvertement à la volonté de la nation, elle corrompt cette volonté, et achète, sous le nom d'influences, une dictature d'autant plus dangereuse qu'elle aura été achetée sous le manteau de la constitution; si elle parvient à faire d'une nation de citoyens une vile meute de trafiquans, n'ayant conquis leur liberté au prix du sang de leurs pères que pour la revendre aux enchères des plus sordides faveurs; si elle fait rougir la France de ses vices officiels, et si elle nous laisse descendre, comme nous le voyons en ce moment même dans un procès déplorable, si elle nous laisse descendre jusqu'aux tragédies de la corruption; si elle laisse affliger, humilier la nation et la postérité par l'improbité des pouvoirs publics, elle

tomberait cette royauté, soyez-en sûrs! elle tomberait, non dans son sang, comme celle de 89, mais elle tomberait dans son piége! Et après avoir eu les révolutions de la liberté et les contre-révolutions de la gloire, vous auriez la révolution de la conscience publique, la révolution du mépris (1)! »

Il était écrit, sans doute, que l'histoire ne pouvait rien enseigner à la monarchie: ni l'avenir, ni le passé. Aussi imprévoyante et aussi oublieuse que la royauté légitime, la royauté constitutionnelle ne savait rien prévoir, et ne ne voulait se souvenir de rien. Bientôt, lorsqu'elle verra toute une population, toute une province, une grande armée pacifique, donner au sentiment révolutionnaire des *Girondins* une conclusion éclatante, dans une espèce de suffrage universel, la monarchie n'y voudra voir qu'une solennité de la poésie, empruntée au souvenir fort

(1) Lamartine; 1847.

innocent des jeux olympiques de l'ancienne Grèce.

Nous touchons à la fête révolutionnaire de Mâcon, à cette fête des *Girondins*, où l'opinion publique veut offrir à l'histoire et à la poésie le *grand couvert de la liberté*. Nous pénétrerons dans la salle du banquet ; nous prendrons place parmi les convives, afin de pouvoir montrer à nos lecteurs un illustre contemporain dans tout l'éclat d'un beau jour et d'un grand succès.

XII.

Le 18 juillet 1847, toutes les villes, tous les villages, toutes les campagnes de la Bourgogne semblaient se réunir et se confondre dans la ville de Mâcon.

Le matin, l'orage de la veille cessa de gronder ; les premiers rayons du soleil vinrent chasser les derniers tourbillons de poussière que la trombe avait suspendus sur la ville.

Les voitures et les bateaux déposaient, à chaque instant, dans les rues et sur les quais de Mâcon, des visiteurs empressés qui venaient saluer une grande renommée.

Une salle de festin, une salle immense, avait été préparée dans un enclos situé sur les bords

de la Saône. Les tables du banquet, dessinées dans les rayons d'un vaste demi-cercle, étaient abritées par une tente que soutenaient des colonnes et des massifs de verdure.

A chaque massif, à chaque colonne, flottait un drapeau aux trois couleurs; des banderolles déroulaient, en se balançant, les noms des communes qui avaient envoyé des députations au grand couvert de la poésie et de la liberté.

Les pauvres n'avaient pas été oubliés : la charité publique avait placé, parmi les fleurs et les fruits de la table, des urnes, des aumônières, destinées à recevoir les miettes du festin....

A quatre heures, plus de deux mille convives prirent place au banquet, autour d'un homme qui était l'hôte glorieux de tout le monde.

Des milliers de spectateurs inondèrent aussitôt un amphithéâtre et une galerie qui dominaient la salle du banquet.

« En contemplant cet immense concours de concitoyens et d'étrangers, ce camp d'amis, cette armée de convives, et cette décoration vivante de

femmes qui représentent le plus beau des rôles dans l'histoire des révolutions, le rôle de la miséricorde et de la pitié, — quel voyageur, s'il passait par hasard en ce moment, ne se demanderait quel événement national on célèbre? quelle commémoration civique on renouvelle? quelle grandeur de la terre, quel ministre, quel puissant citoyen, on enveloppe de la réception, de l'acclamation, de la munificence publiques? Et si l'on répondait à ce passant que ce n'est rien de tout cela, que ce n'est ni un ministre, ni une puissance de l'État, ni un soldat chargé des palmes d'une campagne, mais que c'est tout simplement le retour, dans ses foyers, d'un *obscur citoyen*.... oui d'un simple citoyen qui, après avoir défendu les principes nationaux à la tribune, a écrit quelques pages de l'histoire de son pays, — y a-t-il un étranger, un voyageur qui ne se confondît d'étonnement à un pareil spectacle (1)?... »

---

(1) Lamartine. — Banquet de Macon.

Rien de ce qui est grand, poétique et solennel ne devait manquer à cette fête du cœur, du dévouement et du génie : aux premiers demi-mots, aux premiers murmures de ces deux mille convives, de ces quatre mille spectateurs, l'orage de la veille se fit entendre, et la pluie commença de tomber.

Le ciel était tout noir, et si bas, si bas, qu'il semblait toucher à la toiture mobile de la salle.

Le soleil, chaud, lumineux, splendide pendant tout le jour, n'avait plus rien qui empêchât de le regarder en face.

On entendait les sanglots de l'orage, les cris étouffés du vent qui soufflait dans les tentures, qui s'engouffrait dans les massifs, qui ébranlait tous les bancs de la galerie et de l'amphithéâtre, pour s'élancer ensuite comme une spirale de notes chantées, véritable symphonie à grand orchestre, vive, abrupte, saccadée, toujours imprévue, toujours variée, toujours terrible et harmonieuse.

La pluie continuait de tomber. A la fin de cette belle et étrange symphonie, — qui n'était pas de Beethoven, — on entendit quelque chose d'éclatant qui ressemblait à un concert de voix humaines, et qui ne sortait pas du clavier de l'orage : c'était le chant de la *Marseillaise,* que les convives et les spectateurs adressaient lentement, religieusement, à Dieu, à la liberté, à la patrie, au milieu des éclairs, aux coups de la foudre, sous un toit croulant et sous des tentes déchirées.

Et lorsque le dernier bruit de l'orage eût emporté le dernier écho de la *Marseillaise*, le premier magistrat de la Cité, qui avait déposé son caractère officiel pour *revêtir la magistrature de l'amitié*, se leva pour complimenter, au nom d'une ville, d'une province, d'une nation, cet *obscur citoyen* de tout à l'heure qui personnifiait *l'idée divine de la charité, de la justice et du droit.*

Le héros de cette fête publique se leva à son tour : il monta sur une estrade ; il regarda, avec un orgueil qui éclatait dans ses yeux et sur

son front, un auditoire composé de nobles et de roturiers, de fonctionnaires et d'artisans de soldats et de villageois; il sembla se recueillir un instant, comme pour mieux attirer vers lui, jusqu'à ses lèvres, jusqu'à son âme, tous ces cœurs, toutes ces intelligences, tous ces dévoûments qui attendaient le souffle du génie, qui demandaient à un prophète de la liberté le splendide baptême de la poésie et de l'éloquence.

Le silence même, le recueillement de ce tribun, fit tressaillir l'auditoire tout entier : on avait hâte de se laisser emporter, avec l'inspiration du poète, dans les plus hautes régions de l'esprit humain ; on avait hâte de recueillir les grandes images d'un peintre de la parole, qui savait donner de merveilleux tableaux à la souveraineté de la raison, aux droits impérissables de l'homme, à la majesté du peuple, à la providence de Dieu, à la splendeur à demi-voilée de l'avenir, aux immortelles espérances de l'humanité.

Le tribun commença ainsi, en empruntant la voix du poète :

« Le spectacle dont nous sommes, vous et moi, en ce moment l'objet, les acteurs ou les témoins, ne s'est présenté peut-être qu'une fois dans les annales du monde littéraire : c'était dans cette Grèce antique, berceau de la poésie, de l'histoire, des arts, de la gloire, de la liberté, dans cette Grèce florissante alors, renaissante aujourd'hui à l'abri de notre drapeau. Elle célébrait ses jeux olympiques ; la nation entière y assistait par ses représentans ou par ses spectateurs. On venait de couronner les vainqueurs dans tous les arts de la guerre ou de la paix, de la main ou de l'esprit ; un homme, un étranger se présente, et la foule le regarde sans le connaître. Il était parvenu au milieu de la vie ; il avait voyagé de longues années dans toutes les contrées de l'Orient, pour y étudier les mœurs des hommes, pour y soulever le voile des rêves jetés par l'imagination sur le berceau des peu-

ples. Revenu dans Halicarnasse, sa patrie, il avait servi son pays dans les conseils du peuple ; il y avait été proscrit, tantôt par la démocratie, tantôt par la démagogie ; rentré dans la vie privée, il avait écrit ce qu'il avait vu, ou ce qu'il avait appris de la bouche des autres hommes. Il tenait à la main un manuscrit : il le déroula, à la voix des juges ; il lut le premier livre de ses récits devant l'assemblée. La Grèce entière, suspendue à ses lèvres, lui décerna un des prix, et la postérité, ratifiant ce jugement du peuple le plus sensible de la terre, l'appela depuis le père de l'histoire ; et cette voix eut un écho, car elle fit éclore un autre historien plus grand que lui : le jeune Thucydide, caché parmi les auditeurs, pleurait d'émotion...

» Messieurs, cet inconnu, cet étranger, est Hérodote, le père de l'histoire antique. Je ne suis pas Hérodote ; je ne suis pas même un de ces historiens qui ont conquis, en France, et qui conquièrent tous les jours ce titre, et dont les

différences d'opinions politiques ne m'empêchent pas de reconnaître le mérite supérieur et les travaux. Je ne suis pas Hérodote ! vous n'êtes pas la Grèce ! mais, vous êtes la France !... Et je suis aussi fier de vos suffrages que vous êtes vous-mêmes généreux à me les décerner. »

L'orateur oublia bien vite la Grèce de l'antiquité, la solennité des jeux olympiques, le triomphe d'Hérodote et l'émotion de Thucydide ; il oublia le père de l'histoire antique, pour bien se souvenir d'une histoire et d'un historien modernes. Il avait composé un livre qui prêtait une sorte d'armure au sentiment révolutionnaire, un livre où la poésie s'efforçait de provoquer l'opinion et de rassurer les consciences ; eh bien ! il semblait que l'auteur de ce livre voulût ajouter à son histoire, à ses convictions, à ses erreurs peut-être, une conclusion publique, éclatante, solennelle, dans un discours qui devait être un événement pour toute la France.

Jamais, depuis cinquante ans, une assemblée

populaire n'avait entendu un pareil langage, qui réveillait dans l'opinion la souveraineté du peuple et la souveraineté de Dieu; jamais, en face du gouvernement des faits, des individus et des lois, un homme de notre siècle n'avait ainsi proclamé le gouvernement des âmes, des sentimens et des idées; jamais aucun tribun n'avait dépensé autant d'esprit, pour donner du cœur à la politique; jamais l'éloquence n'avait prêté à l'opposition contemporaine autant de force et d'audace, pour supprimer un fait entre deux idées, pour écraser le présent entre le passé et l'avenir, entre la révolution et la démocratie.

En ce moment là, debout sur une tribune improvisée, dans l'éblouissante auréole que son auditoire lui a faite, l'orateur dont nous parlons ne veut plus être un homme : il veut être un étendard; il veut être à la fois l'étoffe et la couleur d'un drapeau, du drapeau révolutionnaire.

« Messieurs, s'écrie-t-il en étendant ce drapeau sur bien des ruines, la révolution

française est-elle un accès de frénésie? Mais, cinquante ans ont passé depuis le jour où ce prétendu accès de démence a saisi une nation tout entière, roi, cour, noblesse, clergé, peuple; les générations, abrégées par l'échafaud et par la guerre, ont été deux fois renouvelées; la France est rassise; l'Europe est de sang-froid; les hommes ne sont plus les mêmes; et cependant, le même esprit anime le monde pensant!... Et les mêmes mots, prononcés ou écrits par les plus faibles organes, font encore palpiter les mêmes fibres dans tous les cœurs, dans toutes les poitrines, chez les enfans même de ceux qui sont morts dans le choc contraire de deux principes. Ah! si c'est là une démence nationale, convenez du moins que l'accès en est long et que l'idée en est fixe!... Une pareille *folie* de la révolution pourrait bien ressembler, un jour, à cette *folie de la croix* qui dura deux mille ans, qui sapa le vieux monde, qui apprit aux maîtres et aux esclaves le nom nouveau de frères, et qui

renouvela les autels, les empires, les lois et les institutions de l'univers! »

Quand cet éloquent porte-drapeau a restitué à toutes les révolutions, à toutes les religions politiques ou mystiques, le spiritualisme des idées luttant contre le matérialisme des faits; quand il a célébré les premiers catéchistes révolutionnaires; quand il a bien soufflé sur toutes les vieilles choses, avec les nouvelles aspirations du dix-huitième siècle; quand il a balayé les ruines et les échafauds, pour en arracher une doctrine, un esprit qui doit durer autant que la raison humaine; quand il a rendu le bénéfice du dogme, du principe, à la philosophie de la paix, à la sécurité individuelle, à l'universalité des suffrages, qui *compte des âmes et non des centimes*, à la liberté réelle des cultes sans concordat civil *qui traite du régime des consciences*, à l'institution d'une royauté démocratique, *magistrature couronnée* qui ne signifie pas la propriété d'un trône et d'une nation, au

patronage moral et avoué de la France libre sur tous les peuples attardés ; enfin, quand il a soulevé, du fond des ruines révolutionnaires, la poussière lumineuse de ces idées, de ces dogmes, de ces principes, l'orateur commence à donner à la révolution, à ce géant du passé, un adversaire qui se cache dans les faits réactionnaires de la politique contemporaine.

Ces réactions ne l'effraient point : il ne redoute ni les lois ou prérogatives nouvelles que l'on a faites à la royauté, ni la caisse d'amortissement moral que renferme le budget, ni l'oligarchie des électeurs, ni la religion de majorité, ni la dépendance de l'une des deux chambres, qui détruit la trinité des pouvoirs, ni la fausse monnaie d'opinion publique frappée à l'effigie du gouvernement, ni le campement de l'État dans une ville fortifiée, ni la dictature des influences, ni l'influence des abus, ni le trafic de la liberté dans les enchères de la faveur, ni les vices officiels, ni les tragédies de la corruption, ni la ré-

gence de la bourgeoisie, ni les fourches caudines du matérialisme, ni le vieux parti de la routine, ni l'imbécile renaissance des préjugés, ni le droit divin des rois, ni les distinctions sociales, ni la censure des pensées, ni le silence des tribunes, ni l'abrutissement systématique des masses !......

« Les réactions, s'écrie l'orateur, sont le flux et le reflux de l'esprit humain. Souffrez une image empruntée à ces instrumens de guerre que beaucoup d'entre vous ont maniés dans les combats de la liberté : quand les pièces de canon ont fait explosion et vomi leur charge sur les champs de bataille, elles éprouvent par le contre-coup même de leur détonation un mouvement qui les fait rouler en arrière; c'est ce que les artilleurs appellent le recul du canon. Eh bien! les réactions en politique ne sont pas autre chose que le refoulement du canon en artillerie : les réactions, c'est le recul des idées! Il semble que la raison humaine, comme épou-

vantée elle-même des vérités nouvelles que les révolutions viennent de lancer dans le monde, s'effraie de sa propre audace, se rejette en arrière, et se retire lâchement de tout le terrain qu'elle a gagné; mais, cela n'a qu'un jour!... d'autres mains reviennent charger cette artillerie pacifique de la pensée humaine, et de nouvelles explosions, non de boulets mais de lumières, rendent leur empire aux vérités abandonnées ou vaincues! »

Le poéte, l'historien, le tribun, n'a point encore assez triomphé de son adversaire la contre-révolution : il appelle l'avenir au secours du passé, pour en finir avec le présent, il agite, sur le pays tout entier, son drapeau révolutionnaire; il proclame le triomphe de la raison humaine, *cette divine confidente de la Providence sur la terre*, dans les idées, dans les institutions, dans les lois, dans les droits de tous, dans le fond et dans la forme des gouvernemens; il entrevoit la fraternité sociale; il devine Dieu

parmi les hommes, et il lui demande, pour le peuple, la royauté des idées, la royauté des esprits; et si on l'interroge sur cette souveraineté nouvelle, il répond hardiment à ses amis et à ses ennemis :

« C'est la République!.... la vraie République! la République des intelligences! En un mot, c'est l'opinion, cette puissance moderne, dont le nom même était inconnu de l'antiquité. L'opinion est née le jour ou ce Guttemberg, que j'ai appelé le *mécanicien du monde nouveau*, a inventé par l'imprimerie la multiplication et la communication indéfinie de la pensée et de la raison. Cette puissance incompréhensible de l'opinion n'a besoin, pour régner, ni du glaive de la vengeance, ni de l'épée de la justice, ni de l'échafaud de la terreur. Elle tient dans ses mains l'équilibre entre les idées et les institutions; elle tient la balance de l'esprit humain. Dans l'un des plateaux de cette balance, nous mettrons la chose la plus impondérable de toutes celles que

Dieu a créées : la lumière! Et avec cette lumière, nous emporterons le plateau de l'opinion publique du côté des principes de notre Révolution, du côté de l'avenir, du côté du peuple et de la liberté! »

Cet orateur, qui remue un immense auditoire avec un discours, avec une phrase, avec un mot; ce tribun, dont la voix domine le bruit de l'orage, comme s'il était lui-même une tempête politique; ce républicain des idées, qui montre aux populations les déchirures du manteau constitutionnel, en prédisant la *Révolution du mépris*; cet *obscur citoyen*, qui rentre dans ses foyers pour convier la France tout entière aux grands couverts de la Liberté, — c'est un poète, c'est M. de Lamartine.

Lorsque le glorieux empereur de la contre-révolution regrettait un jour de ne pouvoir pas ressusciter Pierre Corneille, pour faire d'un grand poète un grand ministre, il pressentait, par la grâce de son génie, le prochain avéne-

ment des royautés littéraires : les lettres françaises, l'histoire, la poésie, la philosophie se préparaient à jouer un rôle dans le domaine réel où l'on gouverne les peuples.

Il était réservé à notre temps, si singulier, si actif et si nouveau, de donner au monde lettré des littérateurs assez heureux et assez puissans pour diriger à la fois les idées, les sentimens et les intérêts de leur pays, en gouvernant tour à tour par la littérature, par la polémique, par le pouvoir et par l'éloquence.

Nous assistons à un spectacle qui est une leçon et une gloire pour la France du dix-neuvième siècle : la pensée est devenue un titre de noblesse pour les écrivains; la voix des poètes se fait entendre dans les assemblées du peuple. Les idéologues, qui déplaisaient tant à l'empereur, ont conquis le droit de travailler à la réalisation pratique de leurs idées. La politique a fini par emprunter ses défenseurs les plus habiles, les plus vigoureux, les plus élo-

quens, à la famille littéraire. Les littérateurs peuvent être des hommes d'État, des ministres, des gouvernemens.

Au mois de juillet 1847, la politique n'avait pas encore fait, de M. de Lamartine, un ministre en exercice; mais, comme le disait un spirituel observateur, après le discours de Mâcon, M. de Lamartine venait de prendre le *portefeuille de l'opinion publique*.

XIII.

M. de Lamartine semblait avoir entrevu, du haut de la tribune de Mâcon, une nouvelle voie pour son intelligence, un nouvel auditoire pour sa parole, un nouveau monde pour sa poésie il songea peut-être à réaliser, dans l'intérêt de la foi politique, ce qu'un orateur chrétien, l'abbe Lacordaire, réalisait chaque jour dans l'intérêt de la foi religieuse; il songea peut-être, en sortant de la salle du banquet, à une propagande pacifique, la propagande de l'éloquence, afin de jeter, à travers tout un royaume, dans le cœur du peuple, le sentiment de la souveraineté populaire.

Une pareille ambition, qu'il nous plaît de

prêter, à tort ou à raison, à M. de Lamartine, ne manquait, à coup sûr, ni de courage, ni de dévouement, ni de grandeur.

L'abbé Lacordaire était devenu, depuis quelques années, le grand prédicateur de la dévotion : M. de Lamartine pensait à devenir le grand prédicateur de la liberté.

Le prêtre parcourait la France catholique, pour la réveiller à la religion ; le poète voulait parcourir la France constitutionnelle, pour la réveiller à la révolution. Le premier combattait l'indifférence ; le second voulait combattre la patience. L'un faisait intervenir la politique dans la religion ; l'autre voulait introduire la religion dans la politique. L'abbé Lacordaire prêchait aux chrétiens l'éternité du dogme ; M. de Lamartine voulait prêcher aux hommes l'éternité du droit. Le moine parlait de la perfection de l'âme dans le ciel ; le député voulait parler de la perfectibilité de l'esprit sur la terre. Tous deux rêvaient à cette sublime alliance de l'avenir : Dieu et la Liberté !

L'abbé Lacordaire et M. de Lamartine se rencontreront peut-être, tôt ou tard, dans une assemblée politique, dévoués à la même cause, cédant au même enthousiasme, debout à la même tribune, obéissant au même Dieu et servant le même peuple.

Des devoirs publics, des raisons de santé, des engagemens de travail, empêchèrent sans doute M. de Lamartine, dans l'intervalle des deux sessions, de propager de province en province, de ville en ville, de tribune en tribune, la conclusion révolutionnaire qu'il avait donnée, dans le banquet de Mâcon, à l'histoire des *Girondins;* il trouva pourtant le moyen d'aller montrer son drapeau poétique dans une assemblée commerciale de Marseille: accueilli et fêté par les libres-échangistes, il s'empara du principe de la liberté du commerce entre les nations, pour en faire un point de départ de l'association et de la fraternité universelles. Avec le système du libre-échange, M. de Lamartine résolvait le difficile

problème de la vie à bon marché, du bien-être pour tout le monde, de la richesse au rabais; avec le libre-échange, le poète recommençait le miracle de l'Homme-Dieu sur la montagne : il multipliait les cinq pains d'orge et les trois poissons de l'Évangile, et il donnait de quoi vivre à tous les peuples.

A son retour à Mâcon, M. de Lamartine rencontra, sur la lisière de quelque beau jardin, la Société d'horticulture de Saône-et-Loire; ne pouvant pas adresser, en une pareille rencontre, à des horticulteurs, un discours sur la politique contemporaine, il leur adresse un véritable poème sur l'origine, sur les progrès, sur l'influence morale du jardinage: il étudie l'art de cultiver, de cueillir et d'assortir les fleurs; il admire le talent des jardiniers de Toscane, *de ces tisserands qui tissent des toiles parfumées;* il étale, dans son magnifique langage, les immenses bouquets de Gènes, qui ressemblent à des tapis de Smyrne, à des étoffes végétales, à des velours odorans, à

des *mosaïques de végétation;* enfin, il improvise une merveilleuse peinture *dont la palette est un jardin.*

Dans cette heureuse improvisation, que nous avons déjà rappelée, M. de Lamartine est presque tenté de ressusciter, pour son auditoire, tous les hommes illustres qui ont adoré les fleurs, et qui ont laissé leur souvenir dans les jardins les plus somptueux ou les plus modestes de ce monde; il semble regretter de ne pouvoir pas refaire, à la hâte, la vie de tous les grands esprits par l'histoire des habitations rurales, des retraites fleuries qu'ils ont aimées.

« Vous citerai-je, s'écrie M. de Lamartine, Pythagore, qui imposait à ses disciples, comme un précepte de la sagesse, d'aller *adorer l'écho* dans les lieux agrestes? Scipion à Liternes? Dioclétien, renonçant à l'empire du monde pour aller cultiver ses laitues dans ses jardins de Salone? Horace à Tibur? Cicéron à Tusculum ou sous ses orangers de Gaëte? Pline, décrivant

pour la postérité le plan de ses allées encadrées de buis, et donnant le catalogue de ses *arbres taillés en statues végétales?* le vieil Homère, se rappelant sans doute son propre enclos paternel dans la description du petit enclos de Laërte, ombragé de ses *treize poiriers*? Pétrarque à Vaucluse ou sur sa colline d'Arqua? Théocrite, sous ses châtaigners de Sicile? Gessner sous ses sapins de Zurich? Madame de Sévigné dans son jardin des *Rochers* ou dans son parc de Livry, immortalisant son jardinier dans ce mot touchant d'une de ses lettres, qui vaut à lui seul un mausolée : *Maître Paul, mon jardinier, est mort; mes arbres en sont tout tristes*? et plus près de nous, Montesquieu, dans les larges allées de son château de La Brède, évoquant les ombres des empires et l'esprit des législations, comme Machiavel, avant lui et plus grand que lui, dans son rustique ermitage de San-Miniato, sur les collines de Toscane? Voltaire, tour à tour aux *Délices* ou à Ferney, encadrant le Lac Léman et les Alpes

d'Italie dans l'horizon de ses jardins? Buffon à Montbard, sachant, comme Pline à Rome, jouir dans les magnifiques allées de son parc des magnificences de la nature qu'il décrivait? Rousseau, enfin, que j'allais oublier, lui qui a voulu que sa cendre reposât sous un peuplier, dans une île, au milieu d'un dernier jardin? »

En attendant la convocation des chambres, M. de Lamartine continua de parler à la France politique, non pas du haut d'une tribune, mais par la voie d'un journal qu'il avait fondé à Mâcon. *Le Bien Public* était l'organe officiel des convictions de M. de Lamartine: il publiait, sur toutes les grandes questions de peuple et d'État, des manifestes que l'on s'empressait de mettre à l'ordre du jour de l'opposition; un petit journal de Mâcon menaçait plus d'une fois le monde officiel en frappant, au nom du peuple, à la porte de la royauté; un petit journal, avec la volonté, le courage et le style de M. de Lamartine, rendait possible l'action du journalisme

provincial sur l'initiative de la presse parisienne : souvent il décentralisait la polémique et l'opinion.

Au mois de janvier 1848, M. de Lamartine vint s'associer aux premiers travaux de la Chambre. Il repoussa, avec l'opposition, le projet d'adresse ; il agita le parlement tout entier, en lui parlant de l'émancipation de l'Italie et de l'indépendance de la Suisse.

Nous savons tous comment, à propos du discours de la couronne, l'opposition de la Chambre fut provoquée sur le terrain *du droit de réunion* : il s'agissait des banquets.

Les électeurs du douzième arrondissement de Paris, à l'exemple de toute la France électorale, avaient préparé un banquet réformiste, qui devait avoir lieu le 22 février. Le ministère de M. Guizot essaya d'abord de l'interdire par la discussion ; il exhuma une loi de 90, qui impliquait le droit de réunion, et il argua précisément de cette loi pour s'opposer, avec une argutie de

légalité, avec une équivoque de procédure, à la manifestation du banquet réformiste.

L'opposition parlementaire répondit à la royauté et aux ministres, en promettant solennellement d'assister au banquet.

MM. Duchâtel et Guizot persistèrent dans leur interprétation d'une loi révolutionnaire, qu'ils confisquaient au profit des abus du pouvoir monarchique.

M. Odilon-Barrot sembla jeter un défi à l'interdiction ministérielle, et ce fut M. Hébert qui le ramassa.

En ce moment, un député de l'opposition, malade, faible, chancelant, s'efforça de monter à la tribune : c'était M. de Lamartine. Il ne voulut pas refaire l'excellent discours de M. Ledru-Rollin, sur une question de *droit écrit* : il éleva cette question jusqu'à la hauteur d'un principe inviolable, jusqu'au droit social, et il finit par dire à la majorité :

» Vous voulez résolument mettre la main de

la police sur la bouche du pays?... Ecoutez-moi donc : Souvenez-vous du Jeu de Paume! Or, qu'étaient-ce que ce Jeu de Paume et ses suites, messieurs? Le Jeu de Paume et le serment qui en sortit n'étaient que le droit de réunion disputé au pays!...

» Vos murmures ne m'empêcheront pas d'accomplir mon devoir de député. Oui, je le répète, le Jeu de Paume ne fut qu'un lieu de réunion politique, fermé par des ministres imprudens, et rouvert par la main de la nation à la représentation outragée du pays! »

La Chambre, à une majorité de trente voix, —ce n'était plus la majorité ordinaire du roi,— condamna M. de Lamartine et ses amis.

Le banquet réformiste n'en fut pas moins annoncé pour le 22 février; à vrai dire, une sorte de transaction avait eu lieu entre l'opposition et le ministère : *le délit de banquet,* le délit de réunion, devait être constaté par un procès-verbal de commissaire, afin que les tribunaux pussent

être appelés à vider cette question de légalité constitutionnelle.

Les électeurs et les députés de l'opposition n'avaient plus qu'à ouvrir la salle de la rue Chaillot.... Mais le ministère se ravisa : il prétexta les mesures d'ordre public qu'avait prises le comité-directeur, et il refusa aux convives... même le droit d'avoir l'air de se réunir.

Dix-huit députés seulement, réunis chez M. de Lamartine, la veille du banquet, se décidèrent à continuer le rôle de l'opposition jusqu'au courage et jusqu'au danger de la rébellion.

A minuit, M. de Lamartine disait à ses dix-huit collègues : La place de la Concorde dût-elle être déserte, et tous les députés dussent-ils se retirer de leur devoir, j'irai seul au banquet, avec mon ombre derrière moi !

Le lendemain, la salle du banquet était fermée ; mais, on ne l'avait ni assez tôt ni assez bien fermée pour empêcher une révolution d'en sortir.

Le lendemain, la révolution devait être un gouvernement, et ce gouvernement une République.

Le 24 février, à une heure, dans l'enceinte de la Chambre des députés, en présence de Mme la duchesse d'Orléans et de ses deux fils, MM. Dupin et Barrot essayent de patronner la royauté d'un enfant et la régence d'une femme. MM. Ledru-Rollin, Marie et Crémieux demandent un gouvernement provisoire, nommé par le peuple. M. de Lamartine proclame, à son tour, la nécessité d'un gouvernement populaire, qui étanche le sang qui coule, qui convoque le pays tout entier, qui descende dans la nation pour en faire monter la vérité et la liberté; il oppose les droits du peuple aux suprêmes prières de la royauté.

M. le duc de Nemours, Mme la duchesse d'Orléans et ses deux fils sortent, bon gré, mal gré, du Parlement, sous la pression du peuple qui vient d'entrer dans la Chambre; M. Dupont (de

l'Eure) monte au fauteuil de la présidence, et le gouvernement provisoire est nommé.

On raconte qu'en allant de la Chambre des députés à l'Hôtel-de-Ville, le gouvernement provisoire s'arrêta devant la caserne du quai d'Orsay : M. de Lamartine frappe à la porte de cette caserne et demande à boire. Un dragon lui offre un verre de vin ; M. de Lamartine lève le verre et il s'écrie : Amis, voici le banquet!

A l'Hôtel-de-Ville, le gouvernement provisoire commença par décréter la République; ensuite, il se relégua dans une petite chambre, au fond d'un couloir : il se fit apporter, à grand peine, une cruche d'eau et un pain de munition; enfin, il passa la nuit tout entière dans une espèce de mansarde, à penser, à délibérer, à écrire, et, comme le disait M. de Lamartine, à remuer le monde.

Ainsi, un monde entier, le monde démocratique, venait d'éclore en trois jours : l'esprit révolutionnaire venait de triompher encore, dans une

lutte où les idées seules prêtaient véritablement des forces à la révolution désarmée. Le peuple avait eu le singulier bonheur de vaincre, presque sans combattre ; l'on pouvait croire qu'il avait repoussé ses adversaires par la seule pression de la pensée : le canon qui le menaçait avait fait son mouvement de recul, sans avoir tiré.

XIV.

Nous avons dit que M. de Lamartine, sous la monarchie de 1830, avait toujours représenté le cœur public : il le représente encore, et mieux que jamais peut-être, dans la France républicaine.

Il ne faut pas confondre précisément le cœur public avec l'esprit public ; dans une société démocratique, le cœur public ressemble encore moins à l'esprit public que dans une société monarchique.

—

Le cœur public est la poésie de l'opinion ; l'esprit public n'en est que la prose.

—

C'est le cœur public qui fait les révolutions; l'esprit public ne fait d'ordinaire que les gouvernemens.

—

L'*homme* est dans le cœur public; souvent, dans l'esprit public, il n'y a que des *hommes*.

—

Le cœur public est toujours modeste, pauvre, désintéressé; l'esprit public a peut-être besoin d'orgueil, de richesse et d'ambition.

—

Le cœur public est une association naturelle, anonyme et irresponsable; l'esprit public est une société en commandite, sous la surveillance et sous la responsabilité de quelques grands noms.

—

Le cœur public a des besoins, des instincts et des passions; l'esprit public a des intérêts et des idées.

—

Le cœur public prépare les mœurs; l'esprit public prépare les lois.

—

Le cœur public n'appartient jamais à une faction ; l'esprit public est quelquefois l'esprit d'un parti.

—

L'esprit public ne sait pas jouer longtemps le personnage du cœur public.

—

On peut dire du cœur public et de l'esprit public ce que l'on a dit du cœur et de l'esprit suivant le monde : l'un est souvent la dupe de l'autre.

—

Quand le cœur public se trompe, c'est qu'il a été trompé par l'esprit public.

—

Le cœur public réalise les grandes choses très-vite ; l'esprit public réalise les petites choses très-lentement.

—

Le cœur public, c'est toujours la nation ; l'esprit public, c'est quelquefois l'Etat.

—

Le cœur public a une patrie; l'esprit public a un pays.

—

Le cœur public est l'homme du jour et de la veille; l'esprit public est l'homme du lendemain.

—

Le cœur public vient de faire une révolution; l'esprit public ne voulait peut-être qu'une réforme.

—

La politique du cœur public est bien simple et bien naturelle : c'est la politique des impressions et des sentimens généreux.

—

Le cœur public ne juge pas; il se passionne, il pressent et il devine.

—

Le premier mouvement, qui est le bon, n'effraie point le cœur public; il agit tout de suite, en s'agitant.

—

Chez les barbares, le cœur public ne bat pas encore; chez les esclaves, il ne bat pas davantage; chez les nations dégénérées, il ne bat plus.

—

Les Russes, les Africains, les Egyptiens, n'ont point de cœur public.

—

Quand la voix du peuple est la voix de Dieu, c'est que Dieu a daigné souffler sur le cœur public.

—

Les poètes, les artistes, les orateurs, les conquérans, sont les créatures bien-aimées du cœur public.

—

Dans toutes les transformations sociales, quand les principes naissent ou meurent, quand les empires s'élèvent ou s'abaissent, quand les religions commencent ou finissent, on entend les battemens du cœur public.

—

Le sang tombé des blessures du Christ coule dans le cœur public.

—

L'immortalité de l'âme, c'est la glorification du cœur public dans un meilleur monde.

—

Si Dieu n'avait point existé, il aurait été inventé par le cœur public.

—

Ce qui a fait et ce qui doit faire encore la puissance du christianisme, c'est qu'il est la religion de la fraternité, la religion du cœur public.

—

Le plus triste défaut du protestantisme, c'est que le cœur public n'y entre pour rien : ce n'est qu'une secte de l'esprit.

—

Quand le cœur public s'avise de battre, en France, sous l'influence de quelque grande émotion, le monde entier prête l'oreille....

—

Le cœur public est presque toujours de moitié dans les leçons que Dieu donne aux rois.

—

On peut séduire le cœur public ; on ne le corrompt jamais.

—

Quand Montesquieu plaçait dans la vertu le principe de tout gouvernement républicain, il songeait à l'influence du cœur public.

—

Rousseau, dans ses *Confessions,* a commis un grand tort : il oublie ce que l'on doit au cœur public, pour donner de l'orgueil aux mauvaises passions.

—

C'est dans l'exil que Napoléon a songé, pour la première fois, à poser la main sur le cœur public : alors il a senti s'agiter l'Europe de l'avenir, l'Europe républicaine.

—

Il arrive des jours où le désespoir du cœur

public devient l'enthousiasme d'une nation.

—

Quand le cœur public, foulé, pressé, étouffé par l'injustice, se sent mourir d'un anévrisme, il se guérit par une saignée. Les guérisons sont nombreuses, cette année : la France, la Prusse, l'Autriche, l'Italie, commencent à se porter à merveille.

—

C'est le cœur public qui a inspiré au Gouvernement provisoire de la République l'abolition de la peine de mort ; mais ce n'est point le cœur public qui lui a conseillé la proscription des titres de noblesse : il ne prend pas la peine de battre pour une pareille misère.

—

Béranger est le poète du cœur public ; l'homme d'État du cœur public est aujourd'hui Lamartine : l'un a mis dans la chanson, et l'autre dans la politique, la philosophie et la poésie de tout le monde.

XV.

M. de Lamartine représentait assurément le cœur public, lorsqu'il se livrait à la colère de l'émeute, le lendemain de la révolution de février ; — lorsqu'il repoussait, au péril de sa popularité et de sa vie, les soupçons du peuple de l'Hôtel-de-Ville contre un gouvernement provisoire qui venait de lui donner le suffrage universel, toutes les lois, toutes les institutions, tous les bienfaits, toute la liberté, toute l'égalité d'une république ; — lorsqu'il arrachait à la tyrannie de l'impatience le droit périlleux d'assurer, d'organiser, de réaliser matériellement une victoire qui ressemblait encore à un beau rêve ; — lorsqu'il disait aux parti-

sans mal conseillés du drapeau rouge : » Si vous m'enlevez le drapeau tricolore, vous m'enlevez la moitié de la force extérieure de la France! car l'Europe ne connaît que le drapeau de ses défaites et de nos victoires dans le drapeau de la République et de l'Empire. En voyant le drapeau rouge, elle ne croira voir que le drapeau d'un parti! C'est le drapeau de la France, c'est le drapeau de nos armées victorieuses, c'est le drapeau de nos triomphes qu'il faut relever devant l'Europe. La France et le drapeau tricolore, c'est une même pensée, un même prestige, une même terreur pour nos ennemis!

» Songez combien de sang il vous faudrait pour faire la renommée d'un autre drapeau!

» Le drapeau rouge, d'ailleurs, je ne l'adopterai jamais, et je vais vous dire, dans un seul mot, pourquoi je m'y oppose de toutes les forces de mon patriotisme : c'est que le drapeau tricolore, citoyens, a fait le tour du monde avec la République et l'Empire, avec vos libertés et vos

gloires, et que le drapeau rouge n'a fait que le tour du Champ-de-Mars, traîné dans le sang du peuple! »

Ce jour-là, la révolution était finie : la République pouvait commencer.

M. de Lamartine représentait le cœur public, lorsqu'il jetait avec tant de fierté, aux yeux de l'Europe, dans son manifeste diplomatique, le travail, l'industrie, l'instruction, l'agriculture, le commerce, la propriété, la moralité, la civilisation, le peuple et la paix, entre la révolution de 1792 et la révolution de 1848; — lorsqu'il faisait rayonner, *par dessus les frontières,* la popularité de la philosophie et la nationalité des intelligences; — lorsqu'il proposait aux puissances monarchiques ou la paix dans l'intérêt de l'Europe, ou la guerre dans l'intérêt de la France républicaine; — lorsqu'il déchirait le droit écrit des traités de 1815; — lorsqu'il adressait une déclaration d'alliance et d'amitié à tous les peuples; — lorsqu'il écrivait aux représentans de la République :

« La République a traversé de son premie pas l'ère des proscriptions et des dictatures ; elle est décidée à ne jamais voiler la liberté au dedans ; elle est décidée également à ne jamais voiler son principe démocratique au dehors. Elle ne laissera mettre la main de personne entre le rayonnement pacifique de sa liberté et le regard des peuples. Elle se proclame l'alliée intellectuelle et cordiale de tous les droits, de tous les progrès, de tous les développemens légitimes d'institutions des nations qui veulent vivre du même principe que le sien. Elle ne fera pas de propagande sourde ou incendiaire chez ses voisins; elle sait qu'il n'y a de libertés durables que celles qui naissent d'elles-mêmes sur leur propre sol. Mais elle exercera, par la lueur de ses idées, par le spectacle d'ordre et de paix qu'elle espère donner au monde, le seul et honnête prosélytisme : le prosélytisme de l'estime et de la sympathie. Ce n'est point là l'agitation de l'Europe, c'est la vie. Ce n'est point là incendier le

monde, c'est briller de sa place sur l'horizon des peuples pour les devancer et les guider à la fois. »

M. de Lamartine représentait le cœur public, lorsqu'il plaçait les travailleurs étrangers sous la garde hospitalière de l'honneur démocratique ; — lorsqu'il exprimait à une députation de républicains, au nom du gouvernement provisoire, la promesse de respecter la conscience du pays, de mettre les droits du peuple entre les intelligences et les vertus, de donner la liberté à la nation tout entière en lui demandant la République ; — Lorsqu'il arrachait aux dépositaires des pouvoirs publics l'étrange prétention de parler *un langage supérieur aux lois ;* — Lorsqu'il se défendait, lui et le gouvernement, d'avoir créé la République *pour entrer dès le premier jour dans les ornières de la royauté abolie ;* enfin, lorsqu'il s'écriait dans les salles de l'hôtel-de-Ville : « Nous voulons une République qui se fasse aimer ; nous voulons une République

qui ne cherche jamais à corrompre par la crainte et par l'oppression morale, la pire de toutes les corruptions; nous voulons une République qui ne soit pas l'imitation des fautes et des malheurs d'un autre temps : nous en adoptons la gloire, nous en répudions les torts et les anarchies ! »

Associé aux actes d'un gouvernement, M. de Lamartine représente donc le cœur public, au service de l'esprit public : il personnifie, dans la raison pratique de l'État, l'idée, le droit et le sentiment, c'est à dire la liberté, l'égalité et la fraternité, — la vraie République.

De ce qui précède, on peut hardiment conclure ce que voudra, ou plutôt ce que ne voudra pas M. de Lamartine.

A l'extérieur, voudra-t-il une propagande armée? l'action des fusils à la place de l'action des idées, Voudra-t-il faire de la République *un phénomène perturbateur de l'ordre européen*? Voudra-t-il rétrograder jusqu'au principe de guerre de 1792? Voudra-t-il obliger les gouvernemens

monarchiques, aristocratiques, constitutionnels, à se démocratiser du soir au lendemain, sans prendre garde à l'intelligence, à la raison, à l'âge des peuples dans la vie de la liberté et de l'égalité? Non, car le manifeste de la République, rédigé et signé par M. de Lamartine, proclame le besoin d'une alliance universelle entre *l'esprit des peuples et le génie de la civilisation.*

A l'intérieur, voudra-t-il patronner de son nom, de son talent, de son crédit, le plagiat des justices, des erreurs et des vengeances d'autrefois? Voudra-t-il voiler de noir la liberté républicaine? Voudra-t-il rentrer, en reculant d'un demi-siècle, dans le régime de ces coups d'état qui n'étaient que des coups de hache? Non, car il appelle Dieu sur le berceau de la République; car il commente le mot de *Fraternité*, en apportant au peuple l'inviolabilité de la vie humaine : l'abolition de la peine de mort en matière politique.

Il nous reste peut-être, pour compléter cette

histoire des sentimens, des idées et des principes de M. de Lamartine, à poser devant lui une grande et terrible question démocratique :

M. de Lamartine voudra-t-il supprimer la liberté du travail et de l'industrie, dans un *dix-huit brumaire des travailleurs?* Voudra-t-il essayer avec quelques théoriciens, honorables du reste, d'introduire dans la démocratie le monopole du gouvernement? Voudra-t-il tarifer le monde presque entier, c'est-à-dire tous ceux qui vivent en travaillant? Voudra-t-il confisquer le mouvement et la moralité du libre-arbitre, dans le producteur, dans le consommateur, dans le salaire, dans l'ouvrier, pour donner à l'Etat une puissance d'initiative impossible? Voudra-t-il tenter l'organisation de ce *communisme* qui consiste à substituer le gouvernement, propriétaire, travailleur, industriel, à tous les citoyens dépossédés de leurs propriétés, de leurs travaux, de leurs industries? Non, car il a écrit lui-même, en parlant des organisateurs de l'introuvable :

« Le système de ces fermes-penseurs serait la servitude; voilà pourquoi il ne séduira pas longtemps les âmes élevées et mâles qui le formulent aujourd'hui! Une idée fausse peut séduire leur esprit, un système dégradant ne séduira jamais leur cœur. Ces idées ne sont si sonores que parce qu'il n'y a rien dedans, si ce n'est du vent et des tempêtes; elles crèveront dans toutes les mains qui voudront les presser. Ne donnez pas aux ouvriers ces espérances d'organisation *forcée* du travail, qui les trompent, qui leur font trouver plus cruelles les réalités contre lesquelles ils luttent, par le contraste avec les chimères que vous faites resplendir devant eux! Ne faites pas semblant d'avoir un secret, quand vous n'avez qu'un problème; ne donnez pas la soif quand vous n'avez pas l'eau; ne donnez pas la faim quand vous n'avez pas l'aliment (1)! »

(1) Lamartine. — 1844.

Nous avons, il y a peu de jours, entendu un ami de M. de Lamartine exprimer une observation qui nous intéresse particulièrement, parce qu'elle confirme ce que nous avons nous même observé plus d'une fois dans cette étude biographique : M. de Lamartine a un instinct si singulier, si merveilleux, si bienheureux, qu'il a senti venir, en 1829, la royauté de 1830, — et en 1847, la République de 1848.

Lorsque la dernière heure va sonner pour la dynastie de Charles X, il poétise la philosophie des révolutions, révolutions politiques, révolutions religieuses, révolutions sociales : l'esprit humain qui marche dans tous les sens, à la recherche du progrès ; qui lutte contre ceux-là même qu'il veut instruire et sauver ; qui plante une croix sur le calvaire, pour y faire monter un homme et pour en faire descendre un Dieu ; qui, du pied de cette croix, pousse les esclaves à la conquête de l'égalité devant la loi divine, en attendant l'égalité devant la loi humaine ; qui s'avance toujours,

faisant des victimes, des héros et des martyrs, irritant les rois contre les nations et les nations contre les rois ; qui condamne la paresse au travail, la routine au changement, l'immobilité à l'agitation, la convoitise à la charité, l'égoïsme au dévoûement ; qui relève les petits agenouillés dans la poussière, pour que les grands ne leur paraissent plus grands ; qui excite des tempêtes de peuples, pour qu'une vague emporte les trônes et les autels ; en un mot, l'esprit humain qui entrevoit *un* Dieu avec Moïse, qui jette l'immortalité de l'âme dans la coupe de Socrate, qui brise la pierre du tombeau du Christ, qui prêche avec les apôtres, qui marche avec Galilée, qui multiplie la pensée avec Guttemberg, qui gouverne le monde avec la philosophie, et qui le transforme avec une idée. — Le poète pensait ainsi des révolutions, dans les derniers mois, dans les derniers jours du règne de Charles X.

En 1847, lorsque la dernière heure va sonner pour la dynastie de Louis-Philippe, il se trouve

que M. de Lamartine a écrit une histoire du peuple révolutionnaire de 92 : cette histoire, c'est la réhabilitation de la République, au moment où la République va reparaître ; et, chose étrange ! mystérieuse précaution de l'instinct !... le poète des *Girondins* s'efforce de jeter la justice, la liberté, la vérité, entre la Révolution et la terreur, au moment même où une seconde terreur peut sortir d'une révolution nouvelle. M. de Lamartine préparait, à son insu, instinctivement, poétiquement, l'avénement paisible de la République.

« L'*Histoire des Girondins,* a dit un spirituel et profond critique, a refait autant de républicains que la guillotine en avait défait ; Lamartine a donné à la Révolution la seule vertu qui lui manquât : la pitié ! Il a lavé le sang avec ses larmes. — Un invincible pressentiment l'avertit de l'intervention de la providence : il est de ceux à qui un Dieu parle à l'oreille !... » (1)

(1) Aug. Vacquerie : *Les Hommes de l'Avenir*, études sérieuses et charmantes.

C'était à propos de l'histoire des *Girondins*, encore inédite, que M. de Lamartine disait à M. Molé : J'ai écrit mon livre pour le peuple... Il faut que le peuple arrive ! La question de l'avenir sera posée par le peuple, dans la rue.... et je deviendrai peut-être un des hommes de la situation !....

M. de Lamartine disait vrai ; *Dieu lui parlait encore à l'oreille* !

Le lendemain de la situation, que deviendra M. de Lamartine, dans l'œuvre immense d'une nouvelle nation et peut-être d'une nouvelle Europe à fonder ? Dieu le sait...

Pour nous, qui avons écrit cette histoire d'un poète en croyant à l'action et à la puissance de la poésie, nous aimons à nous souvenir encore, à la dernière page de notre livre, des mystérieuses paroles que Lady Stanhope adressait à M. de Lamartine : « Vous êtes un de ces hommes de désir et de bonne volonté dont Dieu a besoin

comme d'instrumens, pour les œuvres qu'il va bientôt accomplir ! l'Europe est finie ; la France seule a une grande mission.... Vous y participerez ! »

FIN.

PARIS.— IMPRIMERIE DE E. BRIÈRE, 55, RUE SAINTE-ANNE.

